

DE LA PLACE POUR L'ESPRIT CHARLIE





Sommaire

- **3 LES CLÉS DE L'ACTU**
- **4 QUI EST CHARLIE ?**
Entretien (presque) recueilli
- **5 JOURNALISTES MÉDIATEURS**
À quoi servent-ils ?
- **6 BLASPHEME**
Interview d'Alain Bouldoires
- **8 TATOUAGE**
De l'or au bout des aiguilles
- **10 CHAUVÉ QUI VEUT !**
Une arme de séduction ?
- **12 FLIPPERS**
Une passion confidentielle
- **13 MUSÉE ASSURÉ**
L'histoire militante de l'assurance maladie
- **14 MY LITTLE PONY**
Ils se shootent aux arcs-en-ciel
- **16 SÉNAT**
Les papys font de la résistance
- **18 HANDBALL**
L'action sociale des Girondins
- **19 JEUX VIDÉO, L'EXPO**
Jouer, apprendre, créer
- **20 LECTURES PARTAGÉES**
- **21 CAVIAR**
L'Aquitaine au top !
- **22 CINÉMA**
- **23 ÇA BULLE ?**
Les maisons d'édition marginales de BD
- **24 RODOLPHE URBS**
Portrait d'un « dessinateur vivant »

Les étudiants et le personnel enseignant de l'IJBA, en deuil, se sont réunis le 7 janvier pour faire une minute de silence à la mémoire des journalistes décédés à Charlie Hebdo.

Nous remercions tout particulièrement Rodolphe Urbs, dessinateur professionnel bordelais, pour sa participation à notre Imprimatur.
Longue vie au dessin de presse !

Journal école de l'Institut de Journalisme Bordeaux Aquitaine

Fondateur : Robert Escarpit
Directeur de la publication : François Simon

Rédactrice en chef
Marie-Christine Lipani

Directeur artistique
Cyril Fernando

Rédacteurs :
François d'Astier, Alice Fimbel-Bauer, Laurent Dufourcq, Quentin Fruchard, Émilien Gomez, Anissa Harraou, Camille Lafrance, Nalini Lepetit-Chella, Juan Camilo Palencia, Benjamin Pietrapiana, Laura Prat, Maxime Turck, Adrien Vicente.

Dessin de couverture :
Rodolphe Urbs

Contact :
journalisme@ijba.u-bordeaux3.fr
05 57 12 20 20

Impression :
PDG - Bordeaux

ijba.fr

MUSÉE D'ETHNOGRAPHIE DE BORDEAUX : LE PATRIMOINE EST DANS L'AIR

Le musée d'ethnographie de l'Université de Bordeaux présente une exposition sur le patrimoine culturel immatériel d'Aquitaine. Du chant polyphonique au carnaval, en passant par la pratique de la pelote basque et la fabrication de la flûte locale, c'est l'occasion de redécouvrir ce patrimoine qui n'a pas de prix. L'exposition (Extra)ordinaire Quotidien: Patrimoine immatériel en Aquitaine peut se visiter gratuitement de 14h à 18h du lundi au jeudi et de 10h à 12h le vendredi, jusqu'au 29 mai. Une version virtuelle et très complète de cette exposition est disponible sur www.patrimoine-immateriel-aquitaine.org



P. Heiniger-Casteret

BORDEAUX-MÉTROPOLE DES COMMUNES EN FIN DE VIE

Le 1er janvier dernier, Bordeaux-Métropole a pris la place de la CUB sans se faire remarquer. Alors que les liens intercommunaux se resserrent, cette nouvelle étape semble destiner les communes à un rôle essentiellement symbolique.

Nalini Lepetit-Chella

« Mutualiser sans perdre l'identité des communes », voilà ce qu'a promis Alain Juppé, président de Bordeaux-Métropole, lors de ses vœux le 7 janvier dernier. Pourtant, quand on regarde la loi de 2014, cette affirmation laisse perplexe : la métropole exercera essentiellement des compétences qui relevaient des communes – aménagement, organisation des transports urbains, gestion des logements sociaux, des cimetières, de l'eau, de la pollution, etc. Certes, ce transfert est contrôlé et graduel. Comme l'explique Virginie Calmels, membre de la commission chargée de l'attractivité économique, de l'emploi et du rayonnement dans la métropole bordelaise, les communes « n'ont pas l'obligation de tout mutualiser ». La transition se fera en plusieurs étapes – la première se terminant le 31 mars – qui



Pauline Pemanec

Virginie Calmels, du pôle économie de Bordeaux-Métropole, explique la mutualisation à la carte.

verront les communes choisir quelles compétences déléguer. Mais, une fois le transfert effectué, il sera irréversible. Et les biens immobiliers utilisés pour exercer ces fonctions, où qu'ils se trouvent, seront mis à la disposition de la métropole. Ce grignotage du pouvoir communal n'est cependant pas nouveau, et il apparaît comme la suite logique des intercommunalités. Nombreuses sont les communes qui ont souhaité et initié ces projets de mise en commun de certains services coûteux. Aujourd'hui, alors que l'État a repris le flambeau, cela

ne semble pas près de s'arrêter, ni même de ralentir. Depuis plusieurs années déjà, l'intercommunalité bordelaise touche une partie des impôts locaux. La prochaine étape serait donc d'harmoniser la fiscalité des 28 communes. Une mesure qui risque fort de rencontrer l'opposition de certains habitants du périurbain qui ne paient, eux, que quelques centaines d'euros par an.

L'INDÉBOULONNABLE PHILIPPE MADRELLE TIRE SA RÉVÉRENCE

Adrien Vicente

Suite à une déconvenue politique, le socialiste Philippe Madrelle s'est entendu dire « Philippe, tu auras tout » par son mentor, René Cassagne. L'anecdote, qui date de 1967, est racontée par Jean-Marie Darmian, élu PS qui le côtoie depuis plus de 40 ans. La prophétie s'est réalisée, puisque Madrelle aura passé trente-cinq

ans à la tête du Conseil général de la Gironde. Aux élections départementales de mars prochain, le président a en effet décidé de passer la main. Yves d'Amécourt (UMP), prétendant à sa succession, garde l'image d'un animal politique. « C'était un redoutable adversaire. Déterminé, qui ne lâche rien », dit-il. « En bon instituteur, il a toujours cherché à faire progresser les gens autour de lui », ajoute Jean-Marie Darmian. Et de progression, les

socialistes girondins en auront bien besoin, la bataille pour le Conseil général s'annonçant plus indécise que jamais.

Entré au Conseil général de la Gironde en 1968, Philippe Madrelle l'a présidé de 1976 à 1985, et depuis 1988, sans interruption.



Conseil Général de Gironde

QUI EST CHARLIE ?

Au lendemain des nombreuses marches en soutien à *Charlie Hebdo*, la rédaction d'*Imprimatur* est allée à la rencontre de Charlie qui est actuellement en tournée dans toute la France. Pour nous, Charlie se met à poil.

Par L.Prat & E.Gomez

OÙ EST CHARLIE ?

Avec vous, mais je préférerais être au pieu avec la femme de ma vie.

CE QUE TU DÉTESTES PAR-DESSUS TOUT ?

La tromperie, ceux qui se mentent.

UNE DROGUE ?

La vie.

SLIP OU CALEÇON ?

Caleçon, j'aime pas quand ça colle au papier.

TU SEMBLES INDESTRUCTIBLE, UN SECRET SANTÉ ?

L'amour, le sexe et le pinard.

UN OBJET FÉTICHE ?

C'est con, mais mes stylos.

LA QUALITÉ QUE TU PRÉFÈRES CHEZ QUELQU'UN ?

La franchise. L'être humain sans artifice.

UN JEU DE PLAYSTATION ?

Je ne suis pas trop « console ». Je préfère un bon « biskit » entre potes, à s'en mettre plein la tronche !

SI TU N'ÉTAIS PAS CHARLIE, TU SERAIS QUI ?

Un sacré enculé, ça ne fait aucun doute !

UN DÉFAUT ?

Bête et méchant.

UNE QUALITÉ ?

Je n'ai jamais tué personne.

PLUTÔT SUCRÉ OU SALÉ ?

Sucré, sauf pour l'humour.

UN FILM ?

« Qu'est ce qu'on a fait au bon Dieu ? »

UNE MUSIQUE ?

« La mauvaise réputation » de mon copain Brassens, ou « Putain de camion » de notre ami Renaud.

TA DEVISE ?

Comme disait Wolinski : « Il faut durer mais pas s'éterniser ».

COMMENT VOUDRAIS-TU MOURIR ?

En disant à Dieu : « L'un de nous deux est de trop » !

TON DERNIER FOU RIRE ?

Quand tout le monde a cru que Charlie était mort.

Merci Charlie pour ce moment, tu as le bonjour de l'IJBA. Salue de notre part Cabu, Charb, Wolinski, Tignous, oncle Bernard et les autres.



Illustration de Valentin Pasquier

MÉDIATEURS LES JOURNAUX COUPENT LES PONTS

Discrets, mais stratégiques. Humbles, mais indispensables. Les médiateurs dans les médias pèsent au sein des rédactions. Créés en 1913 par Joseph Pulitzer pour remédier à la crise de confiance que traversait son journal, ils voient aujourd'hui leur nombre diminuer, leur charge de travail s'alourdir et se complexifier avec Internet.



installer une plus grande rigueur journalistique au sein des rédactions. On vient comme un supplément, certes. Mais on reste importants », poursuit Thierry Magnol. Les médiateurs sont, par définition, placés en-dehors de la hiérarchie de la rédaction. En réalité, ils font le pont entre les réactions des lecteurs et la rédaction. Leur parole a un certain poids. Mais leur action reste plus limitée qu'il n'y paraît, rajoute Thierry Magnol : « Le médiateur a une action restreinte dans les contenus éditoriaux. Il s'en mêle uniquement si la charte du journal n'est pas respectée. Les journalistes traitent les sujets comme ils veulent. Mais je m'affirme comme le gardien de la charte déontologique du journal ».

UNE MISSION QUI SE COMPLIQUE

« Le service public peut s'honorer de gens comme vous, et il faut espérer que l'équilibre et l'honnêteté continueront à animer l'esprit de ce bureau-vigie », réagit un auditeur au sujet du départ de Jérôme Bouvier, posté sur le site Internet de Radio France. L'avis des lecteurs, auditeurs et téléspectateurs est en ébullition, et Internet leur « a donné davantage de boulot. L'internaute devient un véritable acteur, aujourd'hui », reconnaît le médiateur de Sud-Ouest. Si la peur de donner « trop de place » au public reste présente, sa participation est inévitable. « Aujourd'hui les lecteurs demandent des comptes, concernant la hiérarchie éditoriale, les fautes d'orthographe... Certains se sentent censurés sur notre site Internet, et demandent à savoir pourquoi. Le dialogue avec les lecteurs est fondamental. Et avec Internet, l'interaction s'est multipliée pour beaucoup de médiateurs. » Sans doute ne sont-ils pas assez au sein des médias.

A quoi servons-nous si le nécessaire lien de confiance entre les journalistes et leurs publics est rompu ?

Il suffit de vous lire pour voir à quel point cette confiance est aujourd'hui mise à mal », assénait Jérôme Bouvier dans sa lettre de départ des antennes de Radio France. Les médiateurs sont des marqueurs de confiance. Les dépositaires des opinions diverses et des doléances des lecteurs, internautes, auditeurs et téléspectateurs. Le lien vital entre les émetteurs de l'information et les récepteurs de celle-ci. Aujourd'hui, l'intérêt des Français pour l'actualité a considérablement augmenté. Mais la confiance à l'égard des grands médias reste faible. En moyenne, 69% des Français s'intéressent à l'actualité, selon le baromètre TNS-SOFRES de janvier 2014. La confiance, elle, a du mal à grimper : 58% pour la télévision,

Texte et photo par
Juan-Camilo Palencia

50% pour la presse écrite et 55% pour la radio. Un public curieux, friand d'information, mais « désabusé », selon Patrick Eveno, Président de l'Observatoire de la Déontologie de l'Information. Un public qui « a besoin de comprendre comment fonctionnent les médias et quels sont les circuits de l'information. C'est à cela, essentiellement, que servent les médiateurs. Ils contribuent à la critique des médias, et tout cela passe aussi par leurs apports sur les points déontologiques. »

MOINS DE CRÉDIBILITÉ ET PAS ASSEZ DE MÉDIATEURS

Ces journalistes expérimentés ont du mal à se faire une place. On compte aujourd'hui dix médiateurs dans les médias français, pour la plupart dans le service public. Habiles avec les mots, ils scandent d'astucieux slogans, qui accen-

tuent le lien entre la rédaction et le public : « Je suis là pour défendre les intérêts de la rédaction auprès des lecteurs, et les intérêts des lecteurs auprès de la rédaction », lance Thierry Magnol, médiateur de Sud-Ouest, à ses lecteurs. « Écouter nos auditeurs pour mieux les faire entendre », résumait Jérôme Bouvier, sur les ondes de Radio France, avant d'être démis de son poste. Son départ est symbolique d'une tendance qui risque de s'accroître selon certains. À l'annonce de son départ, le Cercle des médiateurs de presse s'est exprimé sur le blog « Le Monde des lecteurs » du journal *Le Monde*. Un médiateur supprimé au sein du service public est, pour eux, pour le moins « inquiétant ». Le « lien vital », serait touché. Leur préoccupation se fait sentir. Peu de médiateurs. Moins de dialogue. Moins de crédibilité, et moins de déontologie. « Nous avons, en effet, une valeur en matière de régulation déontologique. On contribue à

LE BLASPHEME POUR TOUS

« On a vengé le prophète ! » Par ces cris, les terroristes qui ont attaqué la rédaction de *Charlie Hebdo*, le 7 janvier 2015, faisant 12 morts, posent d'emblée la question du blasphème en France. Sa pénalisation ? Son autorisation ? Quelle légitimité, quelle place ? Alain Boudouires, chercheur à l'université de Bordeaux-Montaigne, propose un droit européen au blasphème. Il nous donne son éclairage.



Ya-t-il une difficulté à définir ce qu'est le blasphème ?

Sa définition est assez facile dans le sens commun : une injure à l'égard des symboles religieux. On peut trouver un certain nombre de définitions. Le problème surgit quand on veut le définir comme un délit, d'un point de vue juridique. Ce n'est pas le cas en France, mais c'est le cas dans de nombreux autres pays en Europe. Les textes de loi posent un délit mais ne le définissent pas pour autant, et pour cause, le blasphème est juridiquement impossible à définir. Des historiens ont raconté et retracé l'histoire du

Propos recueillis par
Benjamin Pietrapiana
& Laurent Dufourcq

blasphème depuis le Moyen Âge, et il en ressort que cette tentative de le formaliser est désespérée. En France, lors du procès de *Charlie Hebdo*, les plaignants sont allés sur le terrain du racisme, parce que la notion de blasphème n'existe pas dans le Code pénal.

Faute de pouvoir définir juridiquement un blasphème, peut-on tout de même en dégager des critères ?

Mais quels seraient-ils ? Le juge

ne peut pas se prononcer en fonction de ses valeurs personnelles ou de ses sentiments, il lui faut des critères rationnels et impartiaux. Le blasphème porte au sacré. Mais qu'est-ce qui est sacré ? C'est une notion propre à chacun. Et on ne parle même pas ici des différentes religions, zmais d'un individu à l'autre. Chacun a sa propre idée du sacré. Où s'arrêter ? Nous devons nous demander ce que la loi doit protéger.

Quel est le fondement du droit au blasphème en France ?

Il n'y a pas de droit au blasphème en France. On peut préférer des

blasphèmes car la loi ne l'interdit pas en tant que délit. Ce n'est pas un droit, ni un délit, sauf dans quelques cas !

Quels sont ces cas ?

Dans le domaine de la publicité par exemple. Une œuvre, une pièce de théâtre, un film, un livre... Il nous appartient de l'acheter, ou pas. On est libre. Au contraire, une affiche publicitaire s'impose à tous dans l'espace public, et cela dans un but mercantile. Donc, on admet des restrictions dans cette situation précise. Et, même là, il y a un embarras. Prenons deux publicités « Benetton ». Celle où

un curé embrasse une nonne et celle où il y a une représentation de la Cène (*L. De Vinci, ndlr*). La seconde a été retirée, la première non. On peut comprendre la légitimité des restrictions dans l'espace public. Un film irrévérencieux à l'égard d'une religion ne sera pas interdit, mais son affiche promotionnelle peut l'être.

Plus largement, en Europe, la législation est-elle unifiée à ce sujet ?

Par leur histoire, un certain nombre de pays ont considéré que le blasphème était un délit majeur. Ce qui n'est pas le cas en France. J'ai classé quinze pays européens en quatre catégories, au regard du degré de sévérité de leur Code pénal. Les pays libéraux regroupent la France, la Belgique, et plus récemment les Pays-Bas et l'Angleterre. Ils ne sont pas répressifs du tout. Les Pays-Bas ont supprimé le délit de blasphème en 2013, suite à une longue réflexion suggérée par l'assassinat de Théo Van Gogh (2004). L'Angleterre a décidé de suivre les recommandations internationales, en parlant de protection de la liberté de religion ou de conviction (*freedom of religion or belief*) et d'abandonner le concept de blasphème. Ensuite, nous trouvons les pays tolérants qui considèrent le blasphème comme un délit sans pour autant prévoir de sanction : il s'agit de l'Autriche et du Danemark. Viennent après les pays répressifs : Portugal, Luxembourg, Grèce, Allemagne qui condamnent le blasphème de quelques mois de prison. Et enfin les intransigeants - Es-

pagne, Finlande, Italie, Pologne, Irlande - avec plusieurs années de prison pour un blasphème. Sachez qu'en Irlande, pays le plus répressif, vous risquez jusqu'à 7 ans d'emprisonnement. Et pourtant, on est en Europe et pas au Pakistan !

Un certain nombre de chefs d'État ont défilé le 11 janvier, lors de la marche républicaine, alors qu'ils n'ont pas de vision commune du blasphème. Cela pose-t-il problème ?

Ce qui pose problème c'est qu'aucun d'entre eux ne s'accorde sur ce que cela implique, sur le sens donné à cette liberté et à la démocratie en Europe. Regardons ce qui se passe autour de nous. Les régimes pénaux du blasphème sont variés et le modèle de séparation de l'Église et de l'État reste une exception française ! Au-delà du rassemblement du 11 janvier 2015, je vois difficilement comment on peut faire se

rejoindre nos diverses conceptions de la démocratie.

Selon vous comment faudrait-il que le débat s'oriente ?

Il importe vraiment d'avoir un recul historique. Après l'émotion légitime de la semaine dernière, si on veut avoir une chance de comprendre ce qui se passe et se projeter vers l'avenir, il nous faudra conserver un regard critique, historique et international. Si l'on reste dans un débat franco-français, coincé dans l'actualité, nous n'avancerons pas. Pourtant c'est ce qu'il faut craindre. On nous annonce déjà des réformes sécuritaires. Elles sont sans doute nécessaires, mais si c'est là notre seule réponse, un position-

nement exclusivement défensif serait une véritable faiblesse. Il nous faut aussi d'autres réponses plus offensives, plus positives.

Que suggérez-vous ?

Je propose d'abolir toutes les lois anti-blasphème en Europe. Et je vais plus loin, je souhaite l'affirmation d'un droit au blasphème. Au niveau européen, le poser en principe. Souvent quand on parle d'Europe, on parle d'économie, de monnaie, rarement de valeurs. Ce serait l'occasion. Le droit au blasphème serait de nature à préciser ce qu'est l'Europe. Et j'ajouterais encore, puisque les musulmans manquent de lieux de culte, et que certaines églises, propriétés de l'État, sont abandonnées ou délabrées - on évalue leur nombre entre 5 et 10 000 - il appartient à l'État de prendre la décision de transformer ces églises en mosquées. Pour un État laïc, ce serait un message fort et un symbole puissant. Je souhaite que l'Europe lance un signe, mais je suis assez pessimiste sur sa capacité de se fédérer autour de telles valeurs. La question cruciale aujourd'hui est : où va-t-on puiser la force d'affirmer notre modèle ?

Ces lois anti-blasphème auraient-elles une utilité sociale, protéger les communautés de pensées ? Aurait-elles pu empêcher cette tragédie ?

Avant tout, il faut différencier la parole de l'acte ! En théorie, il est facile d'interdire un blasphème, mais dans la réalité, c'est très complexe à qualifier. Cela laisse la porte ouverte à l'arbitraire. La loi ne règle pas tout et l'arbitraire n'a pas lieu dans une société de droit. Dans une société multiculturelle, il faut s'habituer à ce que nos croyances et nos convictions soient sous le feu de la critique. C'est ça, une société démocratique. On l'accepte ou pas. Sous quel prétexte peut-on accorder un privilège, car c'en serait un,

à telle ou telle religion ? Dans les cas d'atteinte à la personne, on a des lois pour protéger les individus, contre le racisme, l'antisémitisme, la xénophobie, la diffamation. C'est un choix de société.

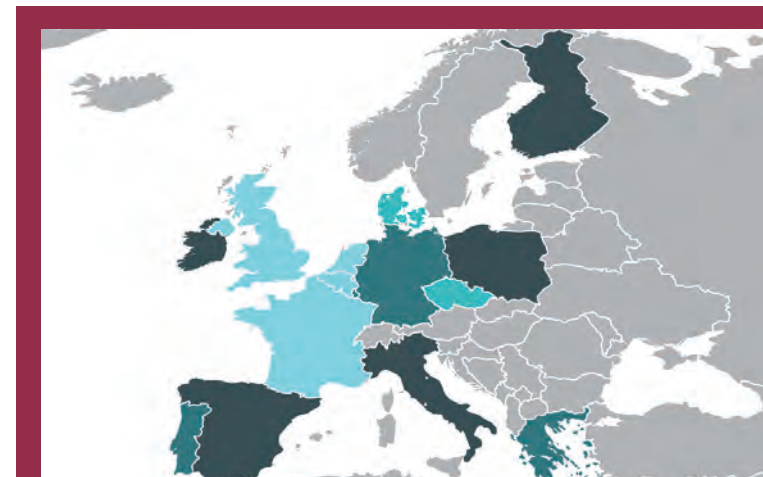
Pensez-vous que le modèle français a vocation à s'étendre ?

La question mériterait d'être posée. Je pense qu'il est temps de s'interroger sur le bien-fondé des délits de blasphème en Europe. Supprimons-les, ce serait un signe courageux. Car il faut être clair, l'Europe est pour la liberté d'expression ou pas ? Si le blasphème est un délit, il faut condamner les caricatures, mais on ne peut pas tolérer de double discours. On ne peut pas se contenter d'incantations, il faut affirmer clairement nos valeurs.



Alain Boudouires, chercheur au Mica et à l'université Bordeaux-Montaigne, a écrit des ouvrages dont *Réalités virtuelles et corporalité*.

Ses domaines d'études sont l'identité du corps à l'ère du numérique - le cas du jeu vidéo en ligne, l'identité des non-usagers d'internet et la liberté d'expression et revendications identitaires : le cas du blasphème en Europe.



LA LÉGISLATION EN EUROPE

- **Les libéraux :**
le blasphème n'est pas un délit
- **Les tolérants :**
le blasphème est un délit mais pas de sanction
- **Les répressifs :**
une condamnation de quelques mois de prison
- **Les intransigeants :**
jusqu'à plusieurs années de prison

DES MACHINES EN OR MASSIF

À Bordeaux, le marché du tatouage est au beau fixe. Une dizaine de boutiques surfent sur son succès. Aux côtés de ces professionnels, des amateurs plus ou moins expérimentés tentent aujourd'hui leur chance. Regard sur ce monde.

Je suis rétive aux salons de tatouage parce que j'ai l'impression qu'on m'arnaque plus qu'autre chose», assène Héloïse, tatoueuse amateur bordelaise. Elle montre l'électrocardiogramme en encre de Chine à moitié effacé qu'elle a gravé sur sa peau. Sa main, son bras, sa cheville et le corps de son

Juan-Camilo Palencia

compagnon ont été les terrains d'apprentissage de cette autodidacte. Peu de rigueur artistique, certes, dans son geste. Mais pour elle, pas besoin de «*gros matos*» pour réussir. Il suffit de se démarquer des prétendus professionnels pour se faire sa place au soleil. Sa façon à elle

de ne pas céder aux prix exorbitants de ces faiseurs d'argent. Elle les évite à sa façon. Sa boutique est sa maison. Son «*matos*», elle l'a acheté sur Amazon.

Héloïse est le symbole du tatoueur amateur, équipée, entre autres, par le géant de la vente en ligne. À partir de 30 euros, on peut s'offrir un kit de tatouage

composé d'aiguilles, pédale et alimentation, dix encres de Chine différentes, «*non toxiques*» et «*de qualité*», approuvées par la SGS (Société générale de surveillance) et la FDA (*Food And Drug Administration*). Une machine entièrement customisée venant de Chine y est incluse: des billets d'un dollar ornent ses bobines

instables et de mauvaise qualité. Elle est prête à graver, sur le plus petit carré de peau, des motifs flous, voués à mal vieillir. Tout ce qu'il faut pour se lancer.

LES AMATEURS « À L'ARRACHE »

Héloïse ne déclare pas ses impôts en tant que tatoueuse. Officiellement, elle travaille dans un magasin de vêtements. Contrairement aux «*pros*» qui sont taxés à près de 20% de leur salaire, la jeune tatoueuse amateur se moque des réglementations en vigueur et sort du cadre légal. Elle ne fait pas ça pour l'argent. Elle veut juste éviter de payer les taxes, et la «*paperasse*» lui fait horreur. L'hygiène ne la préoccupe pas trop non plus, confie-t-elle d'un ton insouciant. «*J'avoue que je fais ça à l'arrache. J'essaie de bosser proprement, en mettant du papier aluminium, en prévoyant un peu d'alcool pour*

aseptiser, mais bon, ça ne l'est pas tant que ça au final». Tout se déroule chez elle, sous son unique contrôle. Ses prix sont symboliques, pas fixés à l'avance, et ses clients, ce sont ses proches. L'ambiance est bon enfant chez elle. «*À domicile, parfois, les gens sont éclatés, bourrés. Ils vont se laisser tatouer avec la même aiguille que le visiteur précédent. Moi, je me suis déjà fait tatouer avec une aiguille cassée par exemple. Les aiguilles, ça coûte cher*».

Sans l'ambition de devenir une «*pro*», elle se livre aux rigueurs d'un métier qui lui échappe en grande partie. Normalement, un stage d'hygiène et de salubrité doit être effectué au CHU de Bordeaux. C'est le minimum légal et sanitaire pour devenir tatoueur. Mais qu'importe. Les amateurs comme Héloïse «*oublient*» cette formalité. Pas de boutique, donc pas de stage. Facturé à 500 euros, il est exclusivement à la portée des plus fortunés, de ces «*pro*» qu'elle redoute tant.

LES AIGUILLES S'ENFONCENT DANS L'OR

Les «*pros*» du tatouage, eux, méprisent ces amateurs qui cassent les règles du métier. Leur cercle est clos. Ils se réunissent autour du Syndicat national des artistes tatoueurs, le SNAT. En France, selon une enquête Ifop de 2010 réalisée à l'initiative du quotidien *Ouest-France*, un Français sur dix affirme s'être déjà fait tatouer. La demande a augmenté de manière exponentielle ces dernières années. Le commerce de l'encre est au sommet et les aiguilles s'enfoncent dans l'or. L'activité de certaines boutiques a crû de 10% l'année dernière malgré la période de crise. À la dédramatisation du phénomène se rajoute la démocratisation de la pratique, fortement favorisée par Internet.

AVANT DES TAULARDS, AUJOURD'HUI DES ARTISTES

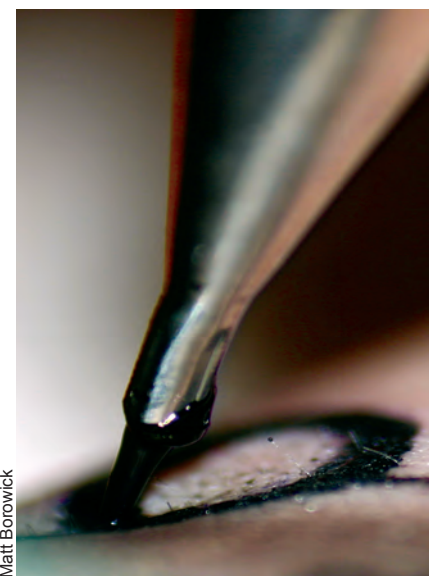
À Bordeaux, la prolifération des boutiques est symptomatique du succès du mouvement de l'encre. Une dizaine de boutiques y cohabitent. La guerre n'est pas déclarée pour autant. Gilles est un vétéran du tatouage. Trentenaire charismatique, tête de mort en noir et blanc sur le bras droit, il s'est initié au métier il y a vingt ans, à l'«*époque du punk*». D'après lui, la progression de la tendance est remarquable: «*Avant, les tatoueurs étaient en taule. Au-*

jourd'hui, le corps est leur toile, leur chef-d'œuvre à l'air libre», affirme-t-il dans un gros éclat de rire. «*J'ai commencé à 12 ans. J'ai suivi toutes les étapes. J'ai commencé à l'arrachée, c'est-à-dire au fil de l'aiguille, et j'ai me suis loupé sur tout un tas de gens*». À l'époque où Gilles a commencé, il n'y avait qu'un seul fournisseur de machines en France. Tous les graveurs de peau avaient le même matériel, basique, mais professionnel. La clientèle ne manquait pas: «*les gens s'en foutaient. Peu importait que ce soit beau ou moche, il fallait juste être tatoué. Avec du recul, j'ai pas envie de voir ce que j'ai fait à ce moment-là. Mais c'est ce qui m'a permis de progresser*».

LES PRIX PRENNENT LEUR ENVOI

Aujourd'hui, Gilles fait partie des «*Pros*». L'homme est très connu dans sa zone, à Bordeaux, et sa clientèle est assurée. Il a peaufiné son trait, construit sa réputation. Et sa notoriété le place en haut de l'échelle. D'un tatoueur à l'autre, les salaires sont variables. Gilles n'a pas voulu dévoiler le sien. Il prêche pour la «*customisation du trait. On doit s'approprier l'encre, se définir un style*». Ses efforts n'ont pas cessé depuis 20 ans. On le connaît par son style contemporain à la Leon Lam et black gore à la Navette. Le Gilles d'aujourd'hui s'est consolidé artistiquement, «*sur le tas*», comme il dit, avec un dévouement absolu. Mais l'heure est à la relève. Les nouveaux arrivants gagnent entre deux et trois mille euros les bons mois. Les «*grands*» toucheraient entre cinq et dix mille euros selon certaines sources. Des chiffres difficiles à vérifier car trop variables. La profession semble rester confiante: les tarifs peuvent augmenter, sans crainte.

Jugés trop élevés par certains, les tarifs affichés par les boutiques de tatouages qui ont pignon sur rue laissent perplexe Héloïse. Elle condamne cet envol des prix. «*Ici, les « pros » fixent leurs tarifs comme ils veulent. Une fois, on m'a demandé cent euros pour un petit truc sur la poitrine qui prenait trente minutes. Je préfère me le faire moi-même, ou demander à mon copain*». En réalité, sur la métropole bordelaise, les tarifs sont variables de boutique en boutique. Ils oscillent entre soixante et quatre-vingts euros. C'est le minimum pour un joli dessin. «*Si tu mets un tarif trop bas, tu sous-estimes ton travail,*



Matt Borowick

10% des Français se sont déjà fait tatouer. La peur de l'aiguille a disparu face au succès du tatouage

et les heures que tu as passées à dessiner et rendre le truc original, ne sont pas correctement valorisées», explique Gilles. La démarche artistique va de pair avec ces marges financières impressionnantes. «*Un tatouage, ça couvre largement l'investissement que ça nous coûte pour le réaliser*», lâche Gilles avec jubilation. Les gens, eux, repoussés par ces prix, se tournent vers ces amateurs aux tarifs tellement plus raisonnables. Résultat, le marché marginal bat son plein. Pour Lionel, «*l'afflux de gens qui veulent devenir tatoueur est impressionnant ces dernières années*». Ce jeune artiste de 25 ans s'est lancé il y a trois ans. Doué en dessin, il a débuté sur la peau de ses amis. Il a saisi sa chance et est devenu, aujourd'hui, un «*pro*» du style graphique. Dans le marché des graveurs de peau, le talent s'acquiert de plus en plus vite. La notoriété aussi. Il suffit de franchir des portes closes. ➤

7 €

C'est le prix approximatif d'un tatouage en comptant l'utilisation des ustensiles de la séance (l'encre, le papier transfert, l'aiguille, le produit désinfectant, etc.), sans tenir compte de la main-d'œuvre.

Une boutique investit de deux à trois cent euros tous les deux mois dans le renouvellement du matériel. Un ou deux tatouages suffisent à couvrir de telles dépenses.



Le «vrai matos» se mérite. Les machines de Gilles coûtent entre 300 et 500 euros.

Juan-Palencia

CHAUVE QUI VEUT !

Dans l'imaginaire collectif, avoir la boule à zéro n'avait jamais vraiment été synonyme de beauté. Loin d'être un problème insignifiant et sans incidences psychologiques, la calvitie, qu'elle soit précoce ou non, est à l'origine d'un mal-être qui peut freiner la séduction. Pourtant, les hommes au crâne lisse plaisent de plus en plus aux femmes. Enquête



Google Images / Creative Commons

« Tu ne m'aimes plus parce que je n'ai plus de cheveux. Tu ne m'aimes plus parce que tu vois que je vieillis ! » assène Olivier à son épouse.

Ce mécanicien en est sûr : c'est sa calvitie précoce qui est à l'origine de la distance qu'a pris son épouse à son égard. Olivier parle fort, porte des chaussures bizarres et dit à qui veut l'entendre que sa compagne Sandrine ne l'aime plus. Elle a bon dos la calvitie, chauve qui peut !

JEAN-CLAUDE DUSSE, DE CE CORPS TU SORTIRAS

Il semblerait que la calvitie ne soit pas à ranger dans la catégorie des complexes éradiqués.

Anissa Harraou

Si l'achat de « moumoutes » et le recours aux implants capillaires ne sont pas des pratiques encore très répandues, ce complexe masculin est bel est bien handicapant pour l'estime de soi.

« LORSQUE LES HOMMES PERDENT LEURS CHEVEUX, ILS ONT INÉVITABLEMENT LA SENSATION DE VIEILLIR, DE PERDRE LEUR MASCULINITÉ. »

Jessica Debord Figerou, psychologue et coach en séduction à Bordeaux, l'affirme : « Souvent, lorsque un homme atteint de calvitie rencontre des difficultés à séduire, c'est, pour lui, la faute de sa calvitie. » C'est ce qu'elle a appelé le syndrome « Jean-Claude Dusse ». Amis chauves, sachez que même avec des cheveux, Jean-Claude Dusse n'aurait certainement pas réussi à conclure. À bon entendeur...*

CHAUVE, DES STARS TU T'INSPIRERAS...

Ouvrez les yeux, têtes de cailoux. Bruce Willis, Tony Parker, Zidane, Harry Roselmack et bien d'autres hommes connus pour

leur succès auprès de la gent féminine assument leur crâne lisse et ils n'en sont que plus beaux. Jessica Debord Figerou nous le répète : « La calvitie est un frein psychologique, qui à lui seul altère la confiance en soi, et du même coup l'image que l'homme renvoie. » Ce n'est donc pas la calvitie qui rebute les femmes, mais plutôt l'homme complexé qui se trouve en face d'elles. Jouer avec sa calvitie pour travailler son style, est possible : « Je conseille souvent aux personnes complexées par leur calvitie de se laisser pousser la barbe. » Les « hipsters » ont le vent en poupe, être chauve (rasé) et barbu, c'est tendance. Les têtes

tondues d'aujourd'hui tordent le cou à cette idée préconçue selon laquelle les chauves ne seraient pas attirants. « Au contraire, la figure de l'homme au crâne dégarni s'inscrirait dans un stéréotype, celui du pompier, ou du militaire. » Celui de l'homme tout en muscles, téméraire, qui ne souhaite pas s'encombrer de sa chevelure dans la mission qu'il s'est donnée de protéger sa bien-aimée, et qui libère plus d'hormones mâles grâce à sa calvitie. Ce mythe contribue à réhabiliter l'image des chauves.

« LA FIGURE DE L'HOMME AU CRÂNE DÉGARNI S'INSCRIRAIT DANS UN NOUVEAU MYTHE : CELUI DU POMPIER OU DU MILITAIRE »

La plupart des hommes sont touchés par la calvitie dès 35 ans. C'est donc un phénomène naturel qu'il ne faut pas percevoir comme une fatalité. Si l'homme n'est pas convaincu de son potentiel de séduction malgré le déploiement de tous ces arguments, il reste encore des solutions plus radicales, comme le recours à la chirurgie capillaire, qui consiste à réimplanter des greffons de 2/3 cheveux préalablement prélevés sur la nuque. Cette solution n'est pas sans inconvénient, puisqu'elle représente un coût conséquent (entre 3000 et 5000 euros), et qu'elle risque d'autre part de laisser des cicatrices.

LA CALVITIE, UNE PERTE DE MASCULINITÉ ?

Sandrine Chiesa, coach en séduction basée à Saint-Laurent-d'Arce en Gironde, nous explique les origines de ce complexe.



Google Images / Creative Commons

Selon vous, pourquoi l'apparence revêt une telle importance dans un rapport de séduction ?

L'image est essentielle dans

un rapport de séduction. Cela passe par la gestuelle, le vêtement, l'attitude que l'on dégage, la voix, l'intonation, tout ce qui parle à l'autre et qui passe par le corps. Mais il faut savoir que dans la séduction, et contrairement à ce que l'on peut penser, les femmes accordent plus d'importance à l'apparence physique de leur conjoint que l'homme, qui lui va être plus sensible à d'autres critères, comme le regard, la gestuelle ou l'odeur... La société fonctionne dans un sens et la nature dans l'autre.

Comment les hommes vivent-ils la perte de leurs cheveux ?

Chez l'homme, la chevelure est un outil stylistique, elle affirme le style comme un accessoire. Il y a des femmes qui ne supportent pas l'absence de cheveux, qui auraient une sorte de « phobie » de l'homme chauve, et d'autres, qui au contraire sont fortement attirées par les « boules à zéro. » La calvitie, ou « l'alopécie », est plus un complexe personnel de l'homme qu'un critère rédhibitoire pour la femme.

Que conseillez-vous aux hommes chauves lorsqu'ils demandent votre aide pour parvenir à séduire de nouveau ?

Je leur conseille d'accepter leur calvitie. Mais attention; oui à la calvitie, mais à la condition d'être rasé ! Hors de question de laisser la couronne de cheveux grisonnants à la mode des moines. Tout est une question d'attitude.

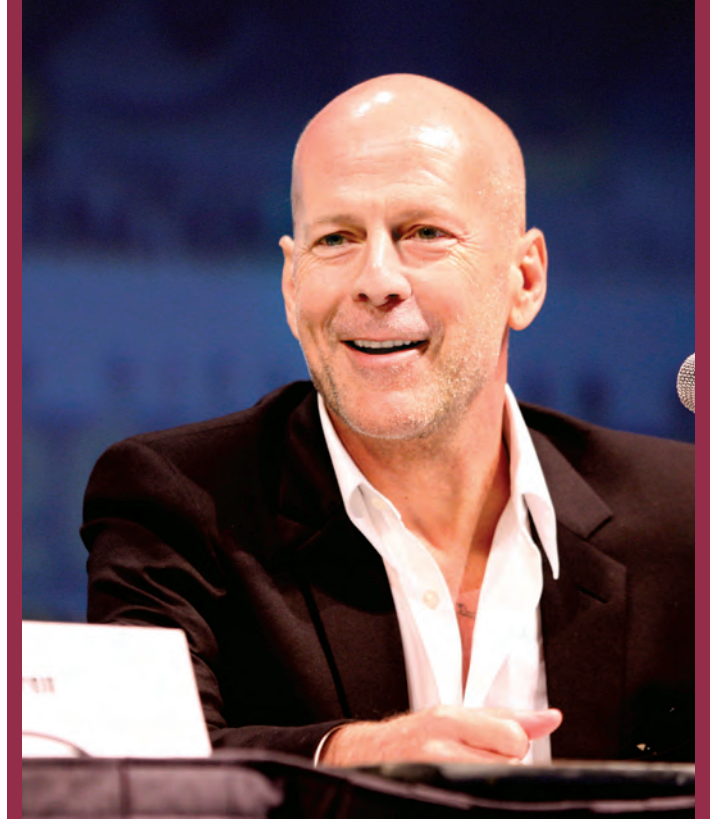
D'où vient cette peur de la calvitie ?

La chevelure est associée à la virilité mais aussi à l'âge. Lorsque les hommes perdent leur cheveux, ils ont inévitablement la sensation de vieillir, de perdre leur masculinité. Dans la gestuelle de l'homme, nombre d'émotions passent par le crâne. Par exemple, lorsqu'un homme est embarrassé par une question, il a tendance à porter ses mains vers le haut de sa tête. Cette partie du corps est le siège de l'estime de soi. C'est aussi l'image du père qui peut réapparaître lorsque la calvitie naît. Si l'homme n'a pas eu de bons rapports avec

10 ARGUMENTS QUI PROUVENT QU'IL VAUT MIEUX ÊTRE CHAUVE :

- 1 ■ Les chauves n'ont pas besoin de shampoing. Avoir la boule à zéro permet donc de faire des économies.
- 2 ■ Les chauves n'ont pas de poux.
- 3 ■ Ils ne risquent pas de rentrer à la maison avec une affreuse nouvelle coupe de cheveux.
- 4 ■ La femme qui partagera la vie d'une tête d'oeuf aura un peu l'impression de sortir avec Bruce Willis.
- 5 ■ Leur crâne est doux, ça détend.
- 6 ■ Même s'il vieillit, pas de cheveux blancs pour le trahir.
- 7 ■ S'il porte des lunettes de soleil, sa femme aura un peu l'impression de se balader avec son bodyguard.
- 8 ■ Embrasser le crâne d'un chauve, sa porte bonheur.
- 9 ■ Vu le nombre de chauves à Wall Street, il vaut mieux être chauve pour augmenter ses chances de devenir riche.
- 10 ■ Et puis, quand on aime on ne compte pas... les cheveux

Bruce Willis



Google Images / Creative Commons

sa figure paternelle, alors c'est plus difficile pour lui d'accepter sa calvitie.

L'implant capillaire est-il une solution au mal-être ?

Il faut savoir que le recours aux implants capillaires ne concerne pas une grande partie de la population. C'est très difficile d'aller parler à un professionnel de son complexe. Peu d'hommes franchissent le cap. Cela peut être une solution dans la mesure où dans un premier temps, l'homme pré-

fère renoncer à la séduction, il a l'impression qu'il n'existe pas. Retrouver des cheveux lui permettrait de « reprendre le contrôle » sur son propre corps. Avant le recours à la science, il faut que l'homme arrive à en parler, avec sa compagne par exemple, plutôt que de s'enliser dans la solitude.

D'ailleurs, il faut savoir que la calvitie peut également toucher les femmes.

* référence à la série culte Les Bronzés

FANS DE FLIPPERS BILLE EN TÊTE

Tombés en désuétude dans les années 1990, les flippers revivent depuis quelques années grâce à une poignée de fans. En réparant ces vieilles machines, les nostalgiques ressuscitent une époque qu'ils avaient oubliée. Quand la passion se transforme, peu à peu, en business de niche...

Attiré par les lumières clinquantes, vous décidez de jouer une partie. Posez vos doigts de part et d'autre du flipper. Tirez le ressort de lancement, et c'est parti. Un nouvel univers s'ouvre à vous. L'oeil, l'oreille, sont sollicités dans toutes les directions. Ici, une rampe qui s'allume. On parvient, par un heureux hasard, à y faire entrer la bille. L'écran annonce un bonus. Suspense. D'où la bille va-t-elle ressortir ? La tension est à son comble, toujours entretenue par la crainte de la chute fatale, tout en bas. Marquer des points en tapant des bumpers, débloquent une multi-bille, tenir le plus longtemps possible. CLAC. Le flipper fait un bruit sourd. Pour qui l'entend, c'est une explosion de joie : « claquer », c'est remporter une partie gratuite. Repousser l'échéance, le moment où toutes les billes sont tombées, et où la partie se termine. « Ça défoule. C'est physique, c'est un combat contre la machine », explique Pascal, collectionneur de 43 ans. Dans son appartement de Saint-Médard-en-Jalles, il y a trois flippers en parfait état, et un quatrième en cours de réparation. Le premier, il l'a acheté en 2009, « quand j'ai pris conscience qu'il n'y avait plus de flippers dans les bars ». De fil en aiguille, il s'est mis à bricoler des flippers usagés. « Ça s'apprend sur le tas. Au début, tu y vas doucement, tu prends plein de photos pour te repérer », explique-t-il. Jusqu'à devenir un « pro » de la retape.

RETOUR SUR LE TARD

Comme Pascal, ils sont une vingtaine en Gironde à posséder des flippers. La plupart d'entre eux sont des quadragénaires qui ont eu le même parcours. Ils jouaient au bar avec leurs copains dans les années 80 et 90, puis se sont arrêtés pour consacrer du temps à leur famille. Le déclic a eu lieu il y a quelques années. Pour Nicolas, 37 ans, le déclencheur a été son divorce, en 2008. « Je me suis dit : je vais me faire plaisir. J'ai acheté un flipper, puis c'est devenu une drogue. Un

Texte & photo par Adrien Vicente

deuxième, un troisième... ». Et il s'est remis à jouer, comme au temps des années lycée.

« Chaque flipper a une âme », dit-il. Dans les années 80 et 90, « âge d'or » des flippers, quatre entreprises se disputaient le marché et produisaient, chacune, une machine tous les trois mois. Avec, à chaque fois, un univers différent : un road-trip à travers les États-Unis, la famille Addams, Dracula... Nicolas est fier de son flipper aux couleurs de Tommy, l'opéra-rock du groupe The Who. À chaque bonus débloquent, la machine joue une chanson du film.

Certains flippers ont une valeur affective. Pascal, par exemple, confie qu'il ne revendra jamais son premier flipper, un *Safe Cracker*, parce qu'il y joue avec sa fille. Nicolas, lui, est très fier de la pièce maîtresse de sa collection : un flipper *Le Magicien d'Oz*, produit en 2013, par et pour des collectionneurs. Cet objet de grand luxe lui a coûté la bagatelle de... 9000 euros.

BUSINESS DE NICHE

On a beau dire que quand on aime, on ne compte pas, cette passion est une affaire de gros sous. Il faut compter au minimum 1000 euros pour se procurer un flipper d'occasion. Et les prix montent d'année en année, au fur et à mesure que les collectionneurs s'accaparent les bons modèles. Car l'âge d'or des flippers est révolu. À la fin des années 90, trois des quatre fabricants ont fait faillite. Les flippers ont pris la poussière dans les bars puis ont disparu, dépassés par les jeux vidéo et les ordinateurs. « Toutes les belles machines sont parties il y a longtemps. Le rêve du collectionneur est de trouver un vieux flipper dans un grenier, au-dessous d'une pile de cartons », explique Pascal. Tout en sachant bien qu'il ne tombera jamais sur cette perle rare. Qu'importe ! Il continue à chercher, par tous les moyens, les flippers qui ont marqué son adolescence, et à les retaper. Pour, comme dans le jeu, repousser l'échéance de la fin de partie. ☞



Les flippers des années 1990 sont les plus populaires parmi les collectionneurs.

UN MUSÉE QUI A DE L'ASSURANCE

Perdu sur les hauteurs de Lormont, le château des Lauriers a été construit à la fin du XVIIIe siècle par la famille Gradis, célèbres commerçants bordelais. Depuis une trentaine d'années, ce lieu chargé d'histoire accueille le Musée national de l'Assurance-maladie. Visite d'un lieu qui fait rimer histoire et militantisme.

Texte & photo par Maxime Turck

Ceux qui souhaitent passer leur temps libre à examiner des feuilles de soins ou des cartes vitales risquent d'être déçus. Comme son nom barbare ne l'indique pas, le Musée national de l'Assurance-maladie n'est pas uniquement consacré à cette chère Sécurité Sociale. Les esprits les plus taquins se demandent certainement le bien-fondé d'un musée dédié à l'assurance-maladie. On nous rabâche tous les jours que le « trou de la Sécu » n'en finit plus de grossir. Alors, créer un musée, qui plus est dans un château, l'idée a de quoi faire rire jaune. C'est justement pour lutter contre ces lieux communs que le musée a été créé en 1989. Pour remettre au goût du jour une idée qui a tendance à être oubliée : la solidarité.

UNE VISITE LUDIQUE

De l'Antiquité à nos jours, c'est une véritable histoire de la solidarité que raconte ce musée. Tous les processus qui ont permis d'aboutir finalement à notre système de

protection sociale. Dès la première salle et cette stèle funéraire décrivant la prise en charge des funérailles d'un esclave nommé Hémogènes par ses compagnons dans la Rome Antique, l'accent est mis sur la solidarité. Suivent les inévitables cartes vitales, cartes perforées ou encore reconstitutions de centre de paiement des années 60, mannequin à l'appui ! La visite se termine sur le cauchemar des plus jeunes : une reconstitution de cabinet dentaire. Le diable étant dans les détails, aux murs sont affichés des posters de prévention. D'origine, s'il vous plaît. Tout au long de la visite, le ton est très pédagogique. Ludique même. Tout est fait pour essayer de plaire aux visiteurs de tout âge. Emmanuelle, la jeune directrice et guide de ce musée, cherche à attirer de plus en plus d'écoliers, CM2 en tête. Elle se sent autant militante que gestionnaire. Elle ressent parfois l'individualisme de certains visiteurs : « j'en entends des vertes et des pas mûres. Mais j'essaie de donner une

Chronologie du château des Lauriers

- 1860 : construction de la partie centrale par la famille Gradis, célèbres commerçants bordelais
- 1886 : construction des ailes du château
- 1943 : obligés de fuir les horreurs de la Seconde Guerre mondiale, les Gradis abandonnent le château, qui sera réquisitionné
- 1948 : achat par la Caisse primaire centrale de la Sécurité sociale
- 1951 : le château devient une maison de repos et de convalescence pour femmes
- 1989 : le château est réaménagé et devient le Musée national de l'Assurance-maladie
- 2004 : la gestion du musée est confiée au Comité aquitain de l'Histoire de la Sécurité sociale

image optimiste, de remettre en cause certaines idées préconçues sur l'assurance-maladie ».

UNE RECONNAISSANCE DIFFICILE

Pas facile de faire connaître un musée au nom si repoussant. La majorité des visiteurs sont des groupes, notamment des scolaires. Sur les 2016 visiteurs en 2013, le musée n'a accueilli qu'à peine plus de 200 personnes seules. Il faut dire que ce bâtiment n'est pas idéalement situé.

Sur les collines de Lormont, en bout de ligne A du tram, avec vue sur la Rocade, les touristes qui découvrent Bordeaux ne pensent pas forcément à venir visiter. Consciente de ces problèmes, Emmanuelle fait de son mieux pour attirer plus de visiteurs vers ce musée qui lui tient à cœur. Une « militante de la solidarité », comme elle se définit elle-même. Transmettre ces valeurs qui sont parfois remises en question, voilà l'idée qu'elle a de son métier. ☞



Malgré son air menaçant, le Musée de l'Assurance Maladie est ouvert à tous les âges

DES PONEYS ET DES HOMMES



Florent Heuzé (au centre) et ses amis bronies sont fans d'Applejack, Pinkie Pie, Rarity, Rainbow Dash, Twilight Sparkle et Fluttershy, les 6 personnages principaux de la série animée.

Vous connaissez Twilight Sparkle, AppleJack et Rarity ? Si oui, vous êtes peut-être un Brony, un fan adulte du dessin animé *Mon Petit Poney*. Ils y en a des milliers à travers le monde. À Bordeaux, ils sont une cinquantaine à se réunir régulièrement. Rencontre.

Ils disent se shooter aux arcs-en-ciel. Avec 7 autres bronies, Florent Heuzé, président de BronyCub, participe ce jeudi soir à un rassemblement informel à Bordeaux. S'il aime *Breaking Bad* et *The Walking Dead*, cet informaticien de 25 ans explique sans complexe que sa série préférée est *My Little Pony-Friendship is Magic*. Il y a un an et demi, sa passion pour le dessin animé basé sur l'univers du jouet *Mon Petit Poney* l'a poussé à fonder le collectif BronyCub. Il espérait trouver d'autres fans dans la capitale girondine. Le collectif compte aujourd'hui une cin-

François D'Astier

quantaine de membres, pour la plupart des hommes entre 14 et 35 ans. Certains dépensent des centaines d'euros dans des peluches et du merchandising. D'autres dessinent des personnages de l'univers de la série et composent de la musique. À sa création, l'objectif de l'association était de se rassembler autour de la même passion. Les « bronies », contraction des mots anglais *brothers* et *ponies*, prônent tous la même philosophie tirée des enseignements de la série : « amitié et respect ». À travers le monde, des milliers de

fans regardent la série et participent ensemble à cet univers atypique « qui leur fait du bien ».

« BRONIFICATION »

Avant de devenir un brony, on traverse une véritable crise existentielle, selon les intéressés. « Tous les membres du collectif ont commencé avec des préjugés. Forcément, on regarde et on se dit que c'est une série pour petites filles », explique Heuzé, le pseudonyme de Florent dans la communauté brony. La série suit les aventures de la jeune poulche Twilight Sparkle et de ses 5 amies poneys dans le royaume magique d'Equestria. « D'abord, il y a du

déni et du refus. Puis de la colère en se rendant compte de son attachement pour des personnages enfantins. La curiosité finit par prendre le dessus ». Ce sont les premières recherches web autour de la communauté de fans qui constituent la dernière étape de la bronification. « C'est une communauté composée d'internautes aguerris. Les membres maîtrisent très bien les nouvelles technologies et les réseaux sociaux ». Le parcours de Florent est un peu particulier. « L'équipe de communication de Marine Le Pen avait fait l'erreur d'utiliser le hashtag #MLP pour une campagne. Les Bronies utilisent le même pour *My Little*

Pony... Je cherchais des tweets relatifs au FN et je ne comprenais pas ce que c'était que tous ces poneys dans mon navigateur internet. Il n'y avait absolument aucun résultat sur Le Pen. Par curiosité, j'ai jeté un œil à la série et je me suis bronifié ». Baptiste, l'étudiant de 20 ans qui se trouve assis à côté de lui a connu une histoire plus classique : « je finissais de regarder une série, un ami m'a conseillé de regarder et de me faire un avis. En quelques épisodes j'étais accro. Les personnages ont tous une psychologie différente, l'animation et le doublage sont de très bonne qualité ». *My Little Pony-Friendship is Magic* a été créé en 2011. Cette quatrième génération de poneys animés par l'Américaine Lauren Faust, déjà derrière les *Supernas*, a lancé le phénomène brony.

Les dessins sont très colorés et le fil conducteur de la série est le lien d'amitié entre les personnages. Les Bronies apprécient tous le dessin animé pour ce qu'il est, une série de qualité pour enfants. Ils accordent toutefois une attention toute particulière aux références que les animateurs glissent pour les spectateurs adultes : clin d'œil à *The Big Lebowski*, à des scènes de *Star Wars*... Disséquer l'animation est devenu un jeu pour les fans.

DES FANS DE PONEYS AU POUVOIR

« Ce qui relève de la série originale ne représente que la partie émergée de l'iceberg. C'est l'univers grandissant que les fans créent autour de *My Little Pony* qui nous rend addict », avance Florent. Sur le net, des millions de dessins de

fans. Des milliers de musiques originales et de reprises et autant de montages vidéo. Des poneys qui dansent, qui lisent. Tout y passe, sport, cinéma, culture, musique, jeux vidéo, radio, actualités... Les critiques n'atteignent plus les bronies. La série pour enfants a laissé sa place à un socle créatif que l'on utilise pour s'exprimer artistiquement. Ils sont omniprésents sur le net et ont une influence sur le déroulement de la série. Le personnage de « Derpyhooves » n'apparaît que quelques secondes en arrière-plan dans le premier épisode de la série. Il louche à cause d'un bug informatique. Ce poney est rapidement devenu une star dans la communauté brony. Hasbro décide alors de l'intégrer rapidement dans l'arc principal de la série pendant la seconde saison. « C'est mon personnage préféré, le bébé de la communauté », dit Florent avec affection.

HUMANITAIRE HIPPIQUE

Les membres de BronyCub se voient toutes les semaines à Bordeaux. Ils organisent des ateliers de création artistique autour de la série, ou des sessions de visionnage d'épisodes et de films. « Regarder les séries est devenu

un prétexte pour être ensemble », confie Baptiste. Les bronies reconnaissent volontiers que beaucoup étaient introvertis au début : « Il y avait des cas extrêmes, des gens qui ne sortaient pas de chez eux. Maintenant, ils sont parfaitement intégrés ». Ils ont passé le Nouvel An et Halloween ensemble : « les connaissances sont devenues des amis ». Après le succès de BronyCub, d'autres communautés bronies ont rapidement vu le jour en France BreizhyPonies en Bretagne, BronyCat à Toulon... « Ces hippies 2.0 », comme ils se définissent eux-mêmes, s'inspirent des élans généreux de la série animée pour réaliser des actions humanitaires. Les membres de BronyCub ont mis leurs compétences de développement web aux services du Chantier des Porte-plumes, une association qui œuvre pour promouvoir l'éducation dans les pays en voie de développement. Florent et Baptiste en sont fiers mais veulent aller plus loin et faire une vraie différence : « Lauren Faust utilise régulièrement sa renommée pour lancer de vastes opérations caritatives auprès des fans ». Cela fonctionne si bien que les bronies américains ont même réussi à faire construire des hôpitaux.

LES CONVENTIONS BRONIES, LE PARADIS DES FANS.

- **AUX ÉTATS-UNIS**, *Bronycon* est le plus grand rassemblement brony au monde. En 2014, plus de 9600 passionnés s'étaient rendus à Baltimore pour assister aux concerts, rencontrer les doubleurs de la série et les artistes brony.
- **EN EUROPE** avait lieu l'année dernière en République Tchèque la première convention brony d'Europe de l'est : *Czequestria*.
- **EN ÎLE DE FRANCE**, les bronies organisent tous les ans à Paris les *BronyDays*, la plus grande convention française. Les dates de l'édition 2015 vont bientôt être annoncées sur le site internet de l'association Bronydays.

SÉNAT LES PAPYS FONT DE LA RÉSISTANCE

En dehors des échéances électorales, on ne sait plus très bien qui sont et ce que font les sénateurs. L'image de ces parlementaires est souvent caricaturale. Retour sur la mission et la raison d'être du Sénat, comparé avec d'autres chambres hautes à travers le monde.

Le 12 janvier dernier, une trentaine de sénateurs quitte le palais du Luxembourg pour partir en goguette à Bordeaux. Ce « Sénat-hors-les-murs », comme a été baptisée l'opération, doit permettre aux élus de la chambre haute de débattre en Gironde du projet de loi sur la transition énergétique avec « les acteurs du terrain ». Une table ronde a ainsi lieu le matin à l'Écoparc Bordeaux Technowest de Blanquefort.

Dans les faits, les sénateurs se sont retrouvés en banlieue bordelaise semi-industrielle, dans un hangar au milieu des piles de cartons et des palettes. Ils siègent sur des chaises en plastique, autour de tables disposées en U dans un coin de l'entrepôt. Le chauffage est en

Une aristocratie qui ne dit pas son nom

panne, personne n'ose enlever son manteau. On est loin, très loin, des ors du Sénat. Face aux parlementaires, on a une dizaine d'ingénieurs, de fonctionnaires territoriaux et autres fondateurs de start-ups écolos. Et pas plus d'une demi-douzaine de journalistes pour couvrir l'évènement. La seule caméra présente est celle de la chaîne *Public Sénat*. L'après-midi, tous ces messieurs et quelques dames passent d'un Écoparc à un Éco-

quartier, celui de Ginko, se rapprochant à peine du centre-ville bordelais. Gérard Larcher, président du Sénat, conclut la journée par une courte conférence de presse. En avalant quelques canelès bordelais, il se félicite de cette journée. Lors de la première édition de ce « Sénat hors-les-murs » à Chartres en novembre dernier, il avait déjà affirmé l'importance de « prendre le pouls de ce qui se passe, en allant sur le terrain ». Puis les sénateurs aux cheveux blancs s'empressent de retourner vers la capitale. Cette escapade provinciale veut rompre avec le train-train

du Sénat, mais n'aura pas fait grand-chose pour dissiper le cliché d'une institution confidentielle restant largement à l'écart des citoyens. Pas sûr que la mission soit réussie aux yeux des Français. Pourtant, si on tend l'oreille dans le hangar de Blanquefort, on peut entendre des sénateurs concentrés sur leurs dossiers, capables de débattre de la chaîne de production énergétique dans ses détails les plus techniques et les plus complexes. « On a plus débattu du sujet que ne l'a fait l'Assemblée nationale », se vante un des participants. Le rapporteur du texte sur la transition énergétique assure ainsi que « techniquement, nous sommes ceux qui apportons le plus aux textes de loi ». Malgré le travail loin d'être négligeable,

les sénateurs restent pour la majorité de l'opinion publique des hommes de l'ombre qui vivent une « retraite dorée ».

LES SÉNATEURS FRANÇAIS, DES GARDE-FOUS CONSERVATEURS

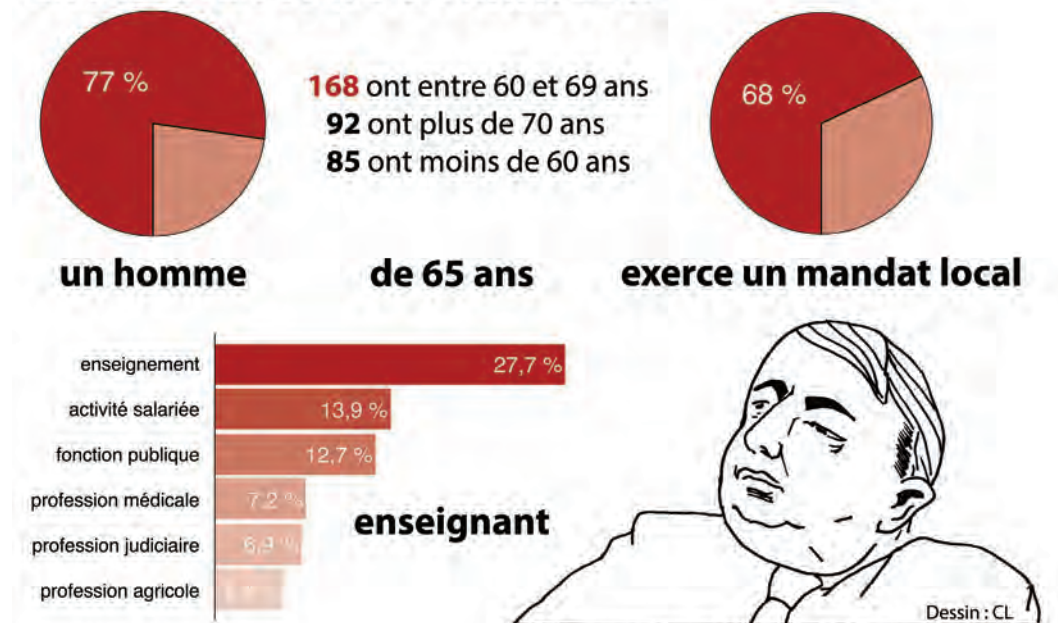
Avant de poser la sempiternelle question de l'utilité du Sénat dans la République actuelle, une autre interrogation s'impose d'emblée. Pourquoi deux chambres, ce fameux bicaméralisme qui n'a rien d'évident ? Qui a eu cette idée folle ? C'est ce sacré Montesquieu, illustre Bordelais, qui a théorisé ce principe au début du XVIII^e siècle. Connu pour avoir été le premier à formuler la nécessité de la séparation des pouvoirs exécutif, législatif et judiciaire, le baron girondin applique la même logique lorsqu'il préconise l'existence d'une chambre basse et d'une chambre haute. Cette scission du Parlement existe justement pour affaiblir le pouvoir législatif et empêcher qu'il n'empiète sur le pouvoir exécutif. Le Sénat n'est donc pas là pour faire avancer les choses, mais plutôt pour les ralentir. Il s'agit par essence d'une institution conservatrice. Il n'est alors pas surprenant que le Sénat soit resté à droite pendant toute la V^e République, avec une courte parenthèse d'un Sénat majoritairement à gauche de 2011 à 2014.

Dès sa création, le Sénat fonctionne comme un garde-fou conservateur. Les sénateurs, si on remonte à la signification du mot latin *senex*, ce sont des « vieux » ou des « anciens ». Les sénateurs d'aujourd'hui répètent à l'envi qu'ils représentent les communes rurales de France, car les conseillers municipaux constituent une part importante de leurs électeurs. Mais depuis les origines du système parlementaire français, la mission de l'Assemblée nationale est de représenter le peuple, alors que celle du Sénat est de juguler les ardeurs de la plèbe. Le Sénat est donc une aristocratie qui ne dit pas son nom, une noblesse de la République qui s'insère plutôt bien dans notre régime souvent qualifié de « monarchie républicaine ». Dans la lutte acharnée entre le républicanisme et le monarchisme, le Sénat a ainsi représenté un bon compromis pour les deux parties.

AU ROYAUME-UNI, DE VRAIS ARISTOS

Si le Sénat peut apparaître aujourd'hui comme une institution quelque peu archaïque en France, ce constat est encore

LE PROFIL TYPE DU SÉNATEUR



plus évident au Royaume-Uni. La séparation entre la Chambre des communes et la Chambre des *Lords* remonte au XIV^e siècle dans ce qui n'est encore que le Royaume d'Angleterre. Les deux chambres se sont constituées au fil de l'histoire, au gré des circonstances. À l'origine, les chevaliers et les bourgeois formaient la Chambre des communes alors que le clergé et les nobles se réunissaient au sein de la Chambre des *Lords*. Et si le suffrage universel a depuis été instauré pour la chambre basse, il n'en est rien pour la *House of Lords*.

Les *Lords* sont en effet nommés à vie par le gouvernement britannique. Une vraie anomalie dans une démocratie moderne. Dans les années 1990, l'objectif avoué du parti travailliste est donc de supprimer purement et simplement la chambre haute. Une fois arrivé au pouvoir, le gouvernement de Tony Blair devra se contenter de supprimer en grande partie la notion d'hérédité des pairs : on ne pourra plus siéger à la Chambre des *Lords* par le simple droit du sang. 10% des *Lords* continuent pourtant à jouir aujourd'hui de cette charge qui se transmet de père en fils, et qui empêche donc les femmes d'accéder à certains sièges. Depuis, les gouvernements britanniques successifs évoquent régulièrement la possibilité de supprimer définitivement ce

privilege, avant de systématiquement remettre ce projet de loi au placard.

La chambre haute britannique tente tant bien que mal de justifier son existence, en faisant valoir la diversité de ses membres, qui peuvent être des artistes, des sportifs, des militaires ou des professeurs d'université, et dont beaucoup ne sont affiliés à aucun parti politique. Ils restent une absurdité institutionnelle aux yeux de l'opinion publique du Royaume-Uni, qui se résigne à subir le poids des traditions. Le peuple tolère cet

héritage encombrant parce que les pouvoirs de la Chambre des *Lords* ont été considérablement réduits depuis un siècle, et qu'elle n'a plus le droit de bloquer l'adoption des lois. Les *Lords* se cramponnent, de nos jours, aux privilèges qu'il leur reste.

En décembre dernier, l'affaire de « la guerre du champagne » a ainsi éclaté. Alors que les services de restauration des deux chambres devaient être mis en commun pour des raisons d'économies, le projet a finalement été rejeté par les *Lords*, qui craignaient que la qualité de leur champagne n'en pâtisse. Il a également été révélé que la réserve de champagne de la chambre haute représente une moyenne de cinq bouteilles par *lord* et par an. Ce scandale trivial a eu pour effet de relancer une fois de plus le débat sur la

légitimité d'une chambre vieille de six siècles.

SÉNATEUR AUX ÉTATS-UNIS, UNE FONCTION GLAMOUR

Aux États-Unis, le Sénat n'a jamais eu autant d'importance qu'aujourd'hui. Le stéréotype du sénateur français est celui d'un vieux retraité bedonnant, alors que le *senator* américain est jeune et fringant, avec la Maison Blanche en ligne de mire : en un mot, Kennedy ou Obama. Ici, c'est au tour des membres de la chambre basse d'être relégués dans l'ombre des grands frères du Sénat, alors que les membres de la Chambre des représentants sont censés incarner directement la volonté des citoyens américains.

Sur le papier, aucune chambre n'est plus puissante que l'autre : les deux peuvent proposer des lois, et chaque chambre dispose de prérogatives qui lui sont propres, pour s'approcher d'un équilibre des pouvoirs. Pourtant, faire partie de la Chambre des représentants est un boulot ingrat, le mandat d'un représentant n'excédant pas deux ans. Les sénateurs disposent quant à eux de six ans, sont quatre fois moins nombreux et existent pour défendre les intérêts de leur État. Cela favorise la recherche d'un consensus politique dans la chambre haute et donne du poids à leur vote. La chambre basse est beaucoup plus concernée par la division partisane. Contrairement aux sénateurs français, ils sont élus au suffrage universel direct, ce qui n'est peut-être pas étranger à leur légitimité. Pour une fois, être un sénateur au-dessus de la mêlée politicienne est un atout.



Table ronde du "Sénat hors les murs" dans l'Écoparc Bordeaux Technowest, le 12 janvier 2015.

UN CLUB ANCRÉ DANS LE QUARTIER

Le nouveau club des Girondins Handball a revu ses priorités. Redevenu amateur en Nationale 2, le club mise désormais sur son projet social au coeur du quartier de la Bastide pour aller de l'avant.

C'est l'histoire d'un club qui veut se refaire un nom. Le Girondins de Bordeaux Bastide Handball Club - du nom de ce quartier de la rive-droite où siège l'association depuis sa création - se construit un nouvel avenir après la liquidation judiciaire de l'ancienne entité, les Girondins de Bordeaux HBC, à la suite d'un déficit de 350 000 euros. Pour repartir de l'avant sans faire de folies, les Girondins misent sur leur action sociale dans les quartiers de la Bastide et la Benaue.

Au club depuis onze ans, Fabien Drouin, désormais directeur technique et entraîneur de l'équipe première en Nationale 2, est l'instigateur de cette identité. En tant que dirigeant, il court toutes ses saintes journées. Sa mission : coordonner l'insertion sociale de jeunes en décrochage scolaire, sensibilisation des enfants des écoles et des collègues du quartier à la pratique du sport et même intégration des populations immigrées du quartier. « C'est notre priorité, dit-il. Quand je suis arrivé au club, on avait 140 licenciés. J'ai été surpris de voir que peu de gamins venaient de la cité, alors que le club en est l'élément central. Aujourd'hui, on a 300 licenciés qui représentent une mixité des deux quartiers. La moitié

Texte et photo Emilien Gomez

vient de la Bastide et l'autre moitié de la Benaue. »

SENSIBILISATION ET INSERTION SOCIALE

Reconnu par l'Etat « structure d'accompagnement éducatif » en 2008, le club récolte depuis les fruits de ce travail. Grâce à ses cinq éducateurs qui détiennent le BP JEPS (un brevet délivré par le ministère de la jeunesse et des sports pour exercer le métier d'éducateur sportif), le club assure l'encadrement des enfants et les sensibilise à diverses activités sportives, dans les écoles et les collèges du quartier, en période scolaire ou lors de camps de vacances. « On travaille en lien avec tous les clubs du quartier. Grâce à l'école multisport qu'on a créée, les enfants peuvent faire cinq sports pour 60 euros à l'année. Ils découvrent des sports et les clubs du quartier. On a 140 gamins entre 6 et 10 ans tous les samedis matins. C'est un gros volet de nos activités. L'objectif est, qu'à terme, l'enfant intègre une des structures du quartier, car ils sont peu à pratiquer dans les clubs du quartier. On en intègre une trentaine chaque année dans nos clubs. » Par le biais des formations d'éducateurs sportifs et de stages en structure d'accueil, le club donne également une chance à certains

jeunes en « décrochage scolaire » de s'en sortir par le biais de l'éducation sportive. « On a les gamins sous la main, on les voit évoluer dans un environnement difficile. L'idée est de transformer les comportements et d'en faire de très bons éducateurs. Ces jeunes ont entre 18 et 20 ans et n'ont pas de diplôme. Ils se disent que le sport peut les aider. Par un contrat aidé, un stage et peut-être un CDI, si le gars fait l'affaire, on leur permet de rentrer dans le monde du travail. »

SOUTIEN DES COLLECTIVITÉS

En début de saison, le président Christian Malichecq déclarait vouloir « faire table rase du passé » et retrouver le niveau professionnel « en tenant compte des erreurs du passé ». Au terme de la première partie de saison, les Girondins, essentiellement composés de jeunes formés au club ne sont que 8èmes du classement (4 victoires - 6 défaites). Avec le plus petit budget de la division (222 000 euros), difficile d'envisager de si tôt un retour au plus haut niveau. Il faudra donc certainement se focaliser sur la formation et ce projet social. « Normalement un budget est bouclé sur une année civile. La mairie a accepté de nous donner 50 000 euros supplémentaires pour la période de septembre à dé-

LA « NUIT DU ROLLER » C'EST PARTI !

Vendredi 30 janvier, à 20h30, s'ouvrira à Pey Berland la première « Nuit du Roller ». Comme chaque dernier vendredi du mois, et ce jusqu'au 27 novembre, les amoureux du patin sillonneront les rues de Bordeaux, le tout sous la surveillance des bénévoles de l'association A.I.R Roller et de la Police Municipale de Bordeaux. Gratuite et ouverte à tous sans inscription, cette randonnée prévoit deux parcours : un de 5 kms pour les patineurs débutants et un de 20 kms pour les plus aguerries.

www.airoller.fr

cembre pour le rôle éducatif. Nous sommes soutenus par la mairie, le Conseil Général et la Région. » Et de conclure : « Le professionnalisme à Bordeaux n'est pas pour aujourd'hui. En début de saison, nous avons trois objectifs : maintenir l'équipe première en N2, avoir un budget à l'équilibre et maintenir toutes nos actions sociales. Quand je vois où nous en sommes en janvier, c'est très positif. »

LE JEU VIDÉO EN EXPO

Posez les manettes ! L'un des plus importants loisirs du 21^e siècle s'expose à Bordeaux. Joueurs débutants et gamers avertis peuvent tester leurs connaissances sur le monde vidéoludique à *Jeux vidéo, l'expo*.

Texte et photo François D'Astier

Il a fallu doubler les équipes d'animation. « On ne pensait pas avoir autant de succès ».

Entre deux conseils donnés à des visiteurs sur la meilleure façon de jouer à *Sonic le Hérisson*, Paul-Emile Boutolle, animateur de *Jeux vidéo, l'expo* à Bordeaux, s'enthousiasme quand il constate la variété du public touché par l'événement : « Il y a des jeunes, des vieux, des gamers et des néophytes. C'est un atelier de découverte pour tout le monde ».

C'est au deuxième étage du bâtiment de Cap Sciences, sur les quais de Bordeaux, que se tient depuis un mois une exposition sur les jeux vidéo. Une vingtaine de stands variés présentent des jeux historiques et des plateformes originales.



pour gagner plus de points en mangeant les fantômes à un autre jeu mythique : *Pacman*. Le stand *Sonic le Hérisson*, icône de *Sega*, est accaparé par petits et grands. Empreintes de nostalgie,

jeux qui ont marqué leur temps. *Spacewar*, en 1962, était l'un des premiers jeux de combats spatiaux à proposer un mode deux joueurs. Un peu plus loin, un père reproche à son fils de ne pas avoir profité de l'invincibilité de son personnage

les joueurs se succèdent sur les différents stands pour réaliser les meilleurs scores.

CRÉATION DE JEUX

L'aspect historique laisse très vite sa place à du contenu inédit. Une tablette tactile géante appelée *Les Nouveaux Mondes* propose de découvrir la définition des différents genres de jeux. En remportant un défi, on débloquent l'explication d'un genre : *RTS*, *Beat'em all*, *MMORPG*. Le jargon complexe des jeux vidéo est ainsi expliqué aux novices. Un jeu de tir créé pour l'exposition, *Le Dôme*, fait sensation. Le tireur se positionne debout sur une plateforme et regarde un écran sphérique. Avec la souris et le clavier posés devant lui, il vise des extraterrestres sur une planète futuriste. Pas de sang ni de blessure à l'écran. L'immersion est totale grâce à de petites secousses envoyées sur la plateforme et une ambiance sonore très réussie. Au fond de l'exposition, un couple invente son propre jeu grâce à un atelier de création. L'un des deux créateurs donne un visage à son

Les visiteurs inventent leur propre jeu de plateforme à l'aide d'un stand dédié

personnage en se prenant en photo. L'autre enregistre les sons qu'il va utiliser grâce au micro posé devant lui. Ils choisissent ensemble l'architecture du niveau qu'ils inventent, la fréquence d'apparition des ennemis et la vitesse du personnage. Ils testent leur prototype et l'enregistrent sur une carte donnée au début de la visite pour jouer chez eux.

TRAVAILLER À JOUER ?

La dernière portion de la visite fait la part belle à l'informatif. Des tableaux sont exposés sur les murs. Un quinquagénaire apprend avec étonnement que le jeu vidéo génère maintenant plus d'argent que l'industrie du livre. Des documentaires vidéo expliquent les objectifs des développeurs dans leur démarche créative. Les ados se prennent à rêver quand ils constatent les différents métiers existant autour du jeu vidéo : directeur artistique, graphiste, dialoguiste, testeur... Marie-Yvonne, 68 ans, est venue avec ses deux petits-enfants de 3 et 5 ans. Eli l'empresse de retourner au stand « jeux de courses » pendant que Judith reste agglutinée à la mini-tablette tactile en essai sur une table. « Cela permet aux parents et aux enfants de jouer ensemble en essayant de comprendre les logiques de création ». Pas une salle d'arcade, un historique ou une réflexion scientifique : *Jeux vidéo, l'expo* se veut avant tout éducative et récréative.



Séance d'entraînement légère pour les Girondins dans leur salle Jean Dauguet de la Benaue.



ET SI VOUS N'AIMEZ PAS LES JEUX VIDÉO....

LA « FORME COURTE » DE RETOUR

De la danse burlesque aux jongleries sur tapis roulant, la 12^e édition des « Rencontres de la forme courte » est de retour avec 24 spectacles courts. Les théâtres de la métropole bordelaise s'ouvriront à ces artistes entre le 24 janvier et le 4 fé-

vrier pour nous faire redécouvrir l'esthétique du cirque et de la performance contemporaine.

www.trentetrente.com

IMAGES DE MONGOLIE

Jouant sur la transparence et l'assemblage de dessins, une technique ancestrale, les

œuvres de Ikhamshuren Unur-tuvshin représentent la vie quotidienne, les paysages et l'histoire des steppes mongoles. L'exposition « Natures mongoles » proposée par le Réseau Paul Bert ouvre ses portes aux curieux du lundi au samedi de 8 heures à 21 heures jusqu'au 4 février.

LA CHAIR INTERDITE RÉJOUISSANTE MAIS MÉCONNUE

Nous pensons que la libération sexuelle nous a libérés, que le sexe des femmes n'a plus aucun secret à nous dévoiler. L'organe sexuel féminin, en vérité, a toujours été auréolé de mystères, et a été la proie d'une masse incalculable d'interdictions, de prescriptions religieuses, de tabous moraux, de prédictions médicales abusives, ou de tortures politiques. Dans *La Chair interdite* paru cet hiver, Diane Ducret revient, de l'Antiquité au XXI^e siècle, sur ces énigmes du sexe fémi-

nin à travers les époques et les espaces géographiques. Des femmes tondues intimement à la Libération aux excisions abusives en France au XIX^e siècle, en passant par les viols comme arme de guerre au Rwanda ou dans les Balkans, l'auteure du best-seller *Femmes de dictateurs* tisse un panorama parfois horrifique, parfois amusant de la totale mainmise de la société sur le sexe féminin.

Que les femmes puissent prendre autant voire plus de plaisir que les hommes durant l'acte

sexuel, qu'elles puissent s'en donner elles-mêmes, a toujours été suspect, voire dangereux. Le clitoris, maître de ces plaisirs, reste toutefois méconnu. Les premières études sérieuses à son propos datent seulement de 1999. Nous sommes encore loin d'une parfaite connaissance de l'anatomie féminine, et Diane Ducret nous invite, à travers son ouvrage, à une meilleure compréhension du corps féminin et de ses capacités jouissives.

■ C.L



Diane Ducret, *La Chair interdite*, Albin Michel, 366p., 19,90€

« POÈTE DE GUERRE » POÈTE D'AMOUR

Céleste Bompard est une caricature du Parisien de la Belle Époque qui a réussi. Ce jeune pilote, « *homme à femmes* » autant qu'« *homme infâme* », est admiré de tous. Mais en 1914, il est réquisitionné par le service d'aéropostale de l'armée. Canardé en vol, il se crashe sur une île tropicale où il va découvrir une tribu d'amazones. Très vite, elles font de ce coureur de jupons leur esclave, ou plus précisément leur homme au foyer : il s'occupera de la cuisine, de la vaisselle et de

la lessive, en attendant qu'elles décident de s'accoupler avec lui... Avec *L'île aux Femmes*, Zanzim signe sa première bande dessinée en solo. Sans jamais se départir de son humour aiguisé, il décrit un monde où l'amour seul échappe au ridicule. Et c'est par ce biais qu'il choisit de revisiter la Première guerre mondiale : la lecture des poèmes d'amour des poilus permettra à Céleste d'échapper tour à tour à la folie, à l'esclavage et à la mort.

Mais cette BD, c'est aussi un

dessin truculent et sensuel où l'île, telle une immense poitrine jaillissant de l'eau, a l'air tout droit sortie de « La Géante » de Baudelaire ; où les huttes des amazones sont surplombées par des cheminées semblables à des marmelons ; et où l'ancienne mesure la taille du pénis du héros avant de l'accepter comme « *reproducteur* » remplaçant. Zanzim parvient ici à allier à merveille légèreté et satire sociale.

■ N.L-C



Zanzim, *L'île aux Femmes*, 1000 Feuilles, 80p., 19,50€

SOUMISSION LE GRAND DÉSARROI

Il faudrait pouvoir lire *Soumission*, le dernier roman de Michel Houellebecq, sans les pollutions cognitives des critiques. *Soumission* est effectivement une uchronie politique décrivant une France explosive à l'issue des deux mandats de François Hollande. En 2022, Mohammed Ben Abbas, le candidat de la Fraternité Musulmane remporte les élections présidentielles face à Marine Le Pen grâce à l'historique stratégie du « *tout sauf le FN* ».

Pourtant loin de Houellebecq l'idée de supporter la thèse obscure du *Grand Remplacement*, chère à Renaud Camus. Là où

certains cherchent à voir une islamophobie mal voilée par la fiction romanesque, il faut reconnaître à Houellebecq la sincérité de son désarroi. Il présente cet Occident non pas en perte, mais ayant déjà abdiqué ses valeurs, au nom d'une liberté sans transcendance qui renvoie l'individu à sa médiocrité et sa solitude. Dans *Soumission*, tout est médiocre, tout est justement médiocre. Tout est désenchanté, de la sexualité du narrateur à la politique, qui touche plus à l'arithmétique électorale qu'aux grands moments de la vie de la Cité.

En plus Houellebecq n'est pas

clément avec ses commentateurs ; il floute comme personne les frontières entre les différentes instances romanesques. Pour autant ce flou assumé est gênant car on ne peut pas laisser évoluer la littérature dans un vase clos, elle est le fait d'une société donnée, et affectera celle-ci, radicalement. Seul le compagnonnage intellectuel de Huysmans tout au long du roman met le discours en abîme et lui donne une caution métadiscursive qui élève le propos de la moquerie sociétale à l'aveu du désarroi.

■ B.P



Michel Houellebecq, *Soumission*, Flammarion, 320p., 21,00€

CAVIAR AQUITAIN LA CLASSE INTERNATIONALE !

Quand on évoque ce mets, tout un univers de Kalinka et de Natacha, de fourrures blanches et de vodka surgit. Pourtant, le cliché a vécu. La pêche de l'esturgeon de Baltique et l'exportation de son caviar sont interdites depuis 2002. Apprécié par les palais fins au début du XX^e siècle, le caviar d'Aquitaine est aujourd'hui de nouveau l'égérie des gourmets. Une histoire gourmande.

Benjamin Pietrapiana

Historiquement, l'Aquitaine est liée à l'esturgeon, ce monstre antédiluvien dont la laideur n'a d'égal que le goût délicieux de ses œufs. Dans l'estuaire, difficile de se rappeler quand sa pêche, mais c'est aux alentours des années 1920, à Saint-Seurin-d'Uzet, qu'un russe offusqué du fait que les œufs servent de nourritures aux poules enseigna aux locaux la confection du caviar. Pour un temps, ce petit port devint la « capitale du caviar français ». Et une capitale a son panache et ses personnalités : ainsi quelques sommités du XX^e siècle sont venues picorer les fameux grains d'or noir à l'Auberge du Commerce. De Léon Blum à Jean Gabin en passant par Édouard Daladier et Maurice Chevalier, l'auberge se targue d'avoir été une étape obligée du Sud-Ouest culinaire.

EN AQUITAINE, LE PREMIER MUSÉE DU CAVIAR AU MONDE

Mais l'esturgeon européen, le *sturio*, est menacé d'extinction depuis les années 1980 et seulement une centaine de spécimens subsiste encore en Gironde, Garonne et Dordogne, le sanctuaire de l'espèce. Suite à l'interdiction de toute pêche en 1982, l'auberge ne tarda pas à fermer ses portes. Évelyne Delaunay, à la tête de l'association



C'est le baerie, une espèce sibérienne qui est élevée dans les fermes aquatiques d'Aquitaine



« On presse le grain lentement contre le palais, puis on le croque. Ensuite il faut laisser la magie faire »

Patrimoine Saint-Seurin d'Uzet, a ouvert le premier musée du caviar au monde en réinvestissant les locaux de la légendaire auberge. Maintenant il est un lieu hybride où l'on déguste et s'instruit. Mais ce retour sur le devant de la scène n'aurait pas été possible sans la maison Prunier emblème s'il en est du caviar aquitain. Derrière la maison Prunier, Pierre Bergé est aux manettes. Bien que satisfaite de la réussite de son projet, Évelyne Delaunay s'alarme : « dans la région, tout le monde assure vendre du caviar d'Aquitaine. Légalement, c'est faisable, mais c'est abusif. Les plus âgés de l'association assurent que le caviar sauvage, le *sturio* était plus gros, plus solide, avec un vrai goût de mer ». En effet, c'est le baerie, une espèce sibérienne, qui est élevée dans les fermes aquatiques de la région.

TOUT LE MONDE VEUT SON CAVIAR

Pour autant le développement des technologies permet de rattraper ses faiblesses « *gustatives* » assure la Julie Lafon de la

boutique bordelaise *Caviar Galerie*. Avec 80% de sa production issue d'Aquitaine, la France se place en 3^e position derrière la Chine et l'Italie. Avec la production d'esturgeon d'élevage, tout le monde veut son caviar ; on en trouve venant d'Uruguay et d'Abou Dhabi. Laissez-nous rire. Mais à ce sujet les producteurs aquitains sont unanimes : « niveau qualité, nous sommes les leaders du marché » assure Laurent sabot, directeur général de Prunier Manufacture, leader du marché aux côtés de Sturia, l'autre grande maison de caviar. Car l'Aquitaine été pionnière dans l'esturgeon d'élevage. Fini l'oscietre, le sevruga, et autres belugas, ces principales espèces d'esturgeon de la mer Caspienne qui ont fait la réputation de ce mets d'exception. À cause de la dérégulation des pêches, causée par la révolution iranienne et la chute de l'URSS, et la contrebande, les populations d'esturgeons ont décliné rapidement et l'exportation de ce caviar est strictement interdite pour les particuliers depuis 2002.

LES PETITS CONSEILS DE JULIE LAFON DE CAVIAR GALLERIE

Comment s'y retrouver ?
« C'est simple. Plus l'œuf est gros, plus il est croquant. Plus il est affiné, plus, il est long en bouche. Les bourgeois l'aiment noir, les experts clair. » À vous de voir qui vous voulez impressionner.

Pour le béotien
« Mangez le na-tu-re. À la cuillère de nacre ou d'or pour ne pas oxyder l'œuf ».

Pour le palais expérimenté
« Ajoutez-le à la préparation de votre foie gras de Noël, mais faites attention à la cuisson. Ajouté à un œuf à la coque, ou dans un Tartare de bœuf, le caviar élèvera ces plats courants à un rang gastronomique ».

Que boire avec ?
« Du champagne ul-tra-brut ou une vodka de qualité, la Vodka de Bordeaux Pyla est idéale. Mais encore une fois, à la cuillère et au champagne, la combinaison est gagnante. »

SOUVENIRS DE MARNIE FORT COMME UN AMOUR DE VACANCES

Anna est une collégienne introvertie et solitaire. Pour soigner son asthme et lui changer les idées, sa mère l'envoie passer l'été chez des proches, sur la côte d'Hokkaido. Là, elle va faire la rencontre inespérée de Marnie, une fille de son âge, dont le tempérament solaire et la longue chevelure blonde contrastent avec le côté effacé et "garçon manqué" d'Anna. Pourtant, elles deviennent tout de suite amies. Le film s'annonce alors comme l'histoire gentille d'une belle ami-

tié. Mais à mesure que cette relation s'épanouit, la frontière entre le rêve et la réalité, entre le passé et le présent, se brouille et nous trouble. L'histoire se complique. Le mystère s'épaissit. Tout cela dans une nature magnifiée par des décors sublimes, comme le studio Ghibli en a l'habitude. Ce n'est pas Hayao Miyazaki qui est aux commandes, mais le jeune réalisateur d'*Arrietty*. Et là où Miyazaki avait un peu délaissé ses personnages au profit de fabuleuses machines volantes dans son dernier film

Le Vent se lève, Hiromasa Yonebayashi se concentre sur la mélancolie d'êtres de chair et de sang. Il ne délaisse pas pour autant l'onirisme, la poésie et la magie qui ont fait la renommée du studio. Si Ghibli venait à fermer, comme on le laisse présager aujourd'hui, *Souvenirs de Marnie* serait alors une superbe révérence avant le baisser de rideau.

■ Q.F



LES SOUVENIRS DRÔLE ET TOUCHANT

Jean-Paul Rouve signe avec *Les souvenirs* son troisième long-métrage. Adapté du best-seller éponyme sorti en 2011, c'est avec son auteur, David Foenkinos, que le réalisateur coécrit le scénario de cette jolie histoire pleine de sensibilité, et surtout d'humour. Romain, 23 ans, étudiant en Lettres, vit dans une famille des plus ordinaires. Mais un événement va venir bousculer la tranquillité installée. La grand-mère, placée contre son gré en maison de retraite, fugue vers la Normandie et ses

souvenirs d'enfance. Toute la singularité des personnages qui vont croiser le chemin du jeune homme, donne au film une grande intensité. Son père (joué par l'excellent Michel Blanc), retraité depuis peu, fait face à ses nombreuses névroses, sa mère est proche du divorce, son patron alcoolique, son colocataire post-adolescent hagard qui drague tout ce qui bouge... On est touché par les liens très forts entre le petit-fils et sa grand-mère, interprétée par la très délicate Annie Cordy, moins connue

dans ce registre. Une chronique humaine, un peu banale, mais tout en subtilité, qui propose une réelle réflexion, presque psychologique, sur les relations interindividuelles, la vieillesse, la solitude, le vivre-ensemble. Sans être un « copier-coller » du livre, ce film est une réussite pour Jean-Paul Rouve, qui montre que même si la vie s'arrête, il faut continuer de rire.

■ A.F.B



MON AMIE VICTORIA UNE FABLE BIEN FADE

Civeyrac le très discret, aime les fresques sombres et romantiques, les personnages en quête d'absolu. *Mon amie Victoria* ne déroge pas à la règle. Mais s'attache à *Victoria et les Staveney*, l'œuvre de Doris Lessing, est un pari risqué qui nécessite, pour être à la hauteur de l'ouvrage, de prendre des risques en matière de narration. Ce que n'a malheureusement pas su faire le réalisateur qui semble être passé à côté de cette belle tragédie politique. L'histoire, c'est celle de Victoria, une jeune femme effacée mais troublante, malmenée par la vie,

qui a eu une enfance pauvre, élevée par sa tante. Sa rencontre enfant avec Edouard, et surtout la découverte d'un univers riche et bourgeois dont elle ignorait tout, va sceller son destin. Fascinée par Edouard et sa famille, elle tombe enceinte des années plus tard du frère d'Edouard qu'elle n'aime pas, et décide pourtant de garder l'enfant. Apprenant la nouvelle, la belle-famille s'investit passionnément, sans doute trop, dans l'éducation de la petite fille. Victoria voit son enfant lui échapper, et son destin avec. Un film abordant les thèmes du racisme, de la prédétermination

des classes sociales, et des familles recomposées, avec hélas, peu de subtilité. En dépit des rôles interprétés avec finesse par Guslagie Malanda et Catherine Mouchet, les autres personnages apparaissent caricaturaux et sans épaisseur. L'utilisation d'une « voix off » qui explique tout au long de l'histoire ce que le spectateur doit comprendre et penser, est sans doute le plus bel aveu d'échec du réalisateur dans sa narration cinématographique.

■ L.P.



UNE VILLE DE BULLES

Difficile d'exister dans le milieu de la bande dessinée lorsqu'on est une petite structure indépendante. Pourtant, de nombreuses maisons d'édition ont fait le pari de se développer à l'ombre des géants de la publication. Dans la métropole bordelaise, ces maisons d'édition alternatives sont désormais au nombre de quatre. Elles se nomment Akileos, Les Requins-Marteaux, Cornélius, ou encore Les Editions de la Cerise. Immersion.

Devant son atelier, qui sert aussi de siège social à sa maison d'édition, Guillaume Trouillard prend une pause cigarette bienvenue. À 34 ans, ce Palois d'origine, passé par les Beaux-Arts d'Angoulême, est auteur de BD mais il est aussi le fondateur des Editions de la Cerise. Créée en 2003, cette maison d'édition de bande dessinée est la plus ancienne établie à Bordeaux et dans les environs.

SUR LA ROUTE D'ANGOULÊME

Loin des mastodontes Dargaud, Dupuis, Glénat ou encore Casterman, la ville de Bordeaux demeure une terre fertile pour le neuvième art. Plusieurs maisons d'édition alternatives sont établies dans la métropole bordelaise. Pourquoi s'installer ici, comme l'ont fait les Requins-Marteaux, venus en 2011 ? Tout d'abord pour des raisons économiques, explique Aurélie, responsable des relations publiques : « à Paris, les loyers sont impossibles. Ici c'est plus simple pour une petite structure comme la nôtre, avec peu

Texte & photo par Maxime Turck

de salariés ». La taille de la ville y est donc pour beaucoup. Elle facilite les coopérations entre les différentes structures. Par exemple, les Requins-Marteaux et les éditions Cornélius sont situés dans le même bâtiment, « la Fabrique POLA », à Bègles. Ces deux éditeurs partagent aussi le magazine *Frankie (et Nicole)* qu'ils sortent chacun à leur tour : les numéros pairs pour Cornélius et les numéros impairs pour Les Requins-Marteaux.

« ON IMPRIME EN BELGIQUE OU EN SLOVAQUIE »

La proximité avec Angoulême attire aussi de telles entreprises. Véritable capitale française, si ce n'est mondiale, de la BD, Angoulême accueille non seulement le Festival international de la bande dessinée quatre jours durant, mais aussi une des seules écoles dédiées au neuvième art. Et donc, de futurs auteurs à découvrir pour les maisons d'éditions, comme

le confirme Guillaume Trouillard : « beaucoup de nos auteurs ont fait leurs études à Angoulême. Forcément, c'est un plus de n'être qu'à une heure en voiture de cette ville ».

UNE SURVIE PRÉCAIRE

Pourtant, tout n'est pas rose dans le monde de la BD bordelaise. Difficile d'exister dans le monde de la bulle, univers ultra-concurrentiel s'il en est. Les ventes restent modestes pour la plupart des structures. À titre d'exemple, à la librairie Mollat, l'ouvrage publié par un éditeur bordelais le plus vendu est *La Fille Maudite du Capitaine Pirate* (aux Editions de la Cerise), écrit par l'Américain Jeremy Bastian. « Mais cela ne représente qu'une centaine de ventes », explique Loïc, libraire au rayon BD à Mollat. On est loin du million de ventes d'*Asterix chez les Pictes* ou du dernier *Blake et Mortimer*. Chaque maison d'édi-

tion a ses locomotives. Ces ventes importantes permettent de publier d'autres ouvrages, plus confidentiels. Chez les Requins-Marteaux, ce sont les ouvrages du fondateur Winchluss, primé à Angoulême en 2009 pour son livre *Pinocchio*, qui représentent les meilleures ventes de l'éditeur.

Par ailleurs, l'éloignement de la capitale et du milieu de la bande dessinée implique une perte de visibilité. Pour survivre, il faut bien souvent réduire les coûts : « on imprime en Belgique ou en Slovaquie », explique Aurélie. Survivre dans ces conditions pousse donc au compromis. Guillaume, par exemple, ne compte plus ses heures et n'a plus fait de BD depuis près de cinq ans. Chez les Requins-Marteaux, l'essentiel de l'équipe est employée à mi-temps. Ce n'est pas forcément suffisant : avant de publier *La Fille Maudite du Capitaine Pirate*, les comptes des éditions de la Cerise étaient quasiment à zéro. Aujourd'hui, Guillaume ne regrette rien : la liberté de création a un prix.

Ils sont trois à travailler
aux Editions de la Cerise,
Rue de la Rousselle



RODOLPHE URBS

« JE SUIS UN DESSINATEUR VIVANT »

Difficile de se projeter dans l'avenir pour le dessinateur de Sud-Ouest, qui a vu mourir cinq de ses amis dans la tuerie de Charlie Hebdo, le 7 janvier dernier. Le caricaturiste, qui tient également la librairie « La Mauvaise Réputation » à Bordeaux, se sent prêt à mourir pour le journalisme.

Derrière le comptoir de la « Mauvaise Réputation », sa librairie alternative à Bordeaux, Rodolphe Urbs a le visage fermé et un ton solennel. Cela fait trois jours que ses amis de Charlie Hebdo se sont fait tuer par des « p'tites bites », comme il les appelle : « T'as beau avoir une grosse Kalachnikov, tu restes quand même une p'tite bite », explique le dessinateur.

Il est dur d'imaginer que ce petit brun de 43 ans, derrière ses airs un peu stricts et son style pour le moins classique, est issu d'une famille anarcho-catholique, très engagée à gauche. C'est en lisant Hara-kiri, l'ancêtre de Charlie Hebdo, que le jeune punk, qu'il était à l'époque, découvre le dessin. Il habite alors près d'Angoulême, de son festival de la bande dessinée, et est déjà très intéressé par « la chose politique ». Il commence très vite à dessiner « des conneries, pour faire marrer ses copains ». Il s'inspire de caricaturistes tels que Reiser ou Wolinski : « qu'est-ce que j'ai pu me palucher sur les dessins de cul de Wolinski quand j'étais môme ».

Ce n'est qu'en 1998 que le caricaturiste sera, pour la première fois, payé pour un dessin. Mais cela ne suffit pas pour survivre. Il enchaîne les petits boulots : cariste, boulanger, femme de ménage, pion, serveur. Des « boulots de merde ». Aujourd'hui, il est très fier de « faire partie des rares élus » qui gagnent leur vie grâce au dessin.

Repéré dans Nouvelle vague - journal satirique local - par Sud-Ouest, il commence à dessiner ponctuellement pour le quotidien bordelais. Aujourd'hui, il rédige une chronique hebdomadaire locale et une chronique quotidienne, une semaine sur deux, en partenariat avec Marc

sins, il les a détruits, car ils étaient selon lui « très mauvais ».

« MÊME PAS PEUR, MÊME PAS MAL »

Quand Urbs parle de Charlie, de ses souvenirs, de ses amis, ses yeux se remplissent de larmes qui, finalement, ne coulent pas. Il est triste, mais reste fort. Loin d'imaginer la dangerosité de son travail, il affirme

avec conviction qu'il n'a pas peur. Et qu'il continuera. Pour le Bordelais, le dessin de presse est une réelle forme de journalisme : « On n'a pas tué des humoristes. On a tué des journalistes ». Et quand

on lui demande quel genre de dessinateur il est, il répond, sans hésitation : « un dessinateur vivant ».

Le soutien de sa compagne l'aide aussi à continuer et se battre : « si même la femme avec qui tu vis te dit : 'même pas peur, même pas mal', comment veux-tu baisser les bras ? » Le caricaturiste n'a d'ailleurs pas l'impression d'aller trop loin : « c'est les gens que je dessine qui vont trop loin. C'est tout l'intérêt

de la caricature. On ne fait que révéler ce qu'on nous donne ».

Les menaces de mort et les lettres d'insultes font aujourd'hui partie du quotidien du dessinateur. Pourtant, d'après lui, Sud-Ouest essaye de « filtrer les cons » pour éviter aux journalistes de tomber dans la paranoïa. « Par exemple, une fois, j'ai caricaturé les bonnets rouges », se souvient-il. « J'ai reçu deux mails.

Le premier me traitait de 'connard', court et efficace. Dans le deuxième, l'auteur m'annonçait que j'étais 'tracard' en Bretagne'. Comme s'il y avait une frontière que je

ne pourrais plus franchir. Ça m'a fait bien rire ».

Aujourd'hui, Rodolphe Urbs ne répond que très peu à ses détracteurs. Il vient de se rendre compte du pouvoir qu'il avait, avec ses compagnons caricaturistes. Un pouvoir qu'il compte bien utiliser pour continuer à dénoncer, mais aussi faire rire. Ses projets pour l'avenir : « continuer de dessiner et essayer de ne pas mourir ».

Alice Fimbel-Bauer

Large, créateur du festival Satiradax : « ça nous permet de ne pas prendre le melon ». Si l'un a un style inspiré de l'Ecole Reiser, l'autre suit plutôt le modèle Cabu. Aujourd'hui, Rodolphe Urbs commence à lorgner sur une carrière nationale, tout en modestie.

Ses dessins sont autant issus du « dadaïsme et du situationnisme » que de « l'anarcho-punk et de la politique au sens pur ». Son thème de prédilection : les faits de société. Et le quadragénaire, fidèle à son anti-conformisme, essaie toujours de dépasser les stéréotypes et la facilité. Le dessin symbolique, il le déteste : « Quand je vois une colombe de la paix, j'ai envie de prendre une carabine et de lui tirer dessus ». Loin d'être fétichiste, il a tendance à renier son passé. Ses premiers des-

« ON N'A PAS TUÉ DES HUMORISTES, ON A TUÉ DES JOURNALISTES »

